

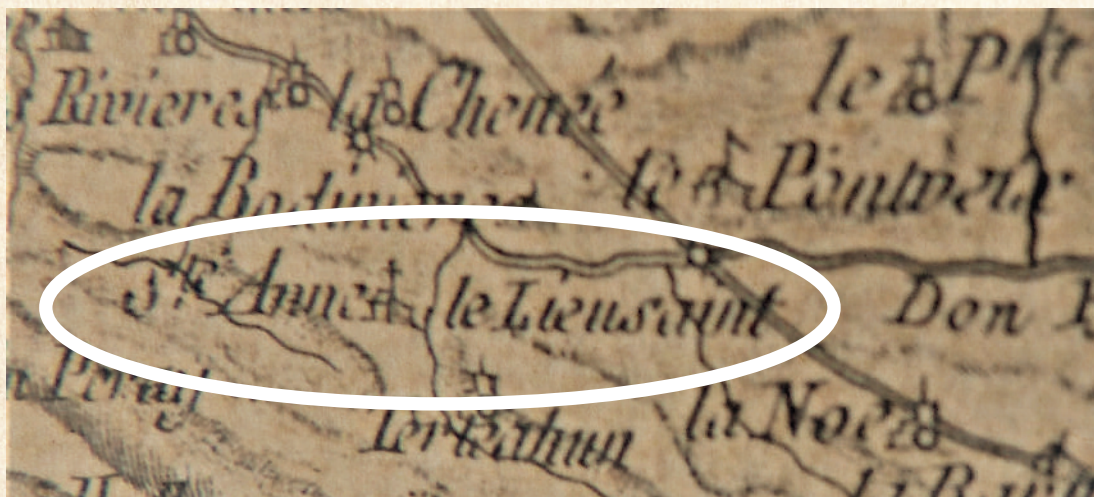


LA CHAPELLE  
SAINTE-ANNE DE LIEU-SAINT  
*et son pèlerinage*

Jean BOURGEON



La carte de Cassini  
(18<sup>e</sup> siècle) mentionne la  
chapelle Sainte-Anne



Quand je découvris l'endroit, un jour d'hiver, le soleil brillait fort mais ne chauffait guère. Suffisamment cependant pour réveiller les lézards qui mènent une vie furtive sur les vieux murs fatigués d'une chapelle agrippée à la colline, arc-boutée contre le vent, assaillant infatigable de ce sommet en partie dénudé où les rochers percent la peau trop fine de la terre.

Lieu-Saint ! Sur cet autel dressé au-dessus d'un ample paysage aux formes arrondies où musarde une petite rivière, depuis la nuit des temps on implore le ciel et les forces telluriques pour protéger récoltes et troupeaux, pour purifier les âmes et les corps. La nuit des temps ! On ne peut mieux dire tant les origines de ce lieu sacré demeurent dans l'obscurité.



## LA CHAPELLE SAINTE-ANNE DE LIEU-SAINT

### UN SANCTUAIRE DIFFICILE À NOMMER

À l'exception, notable, de la carte de Cassini, établie à la fin du 18<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> qui localise « *Ste Anne* » avec la silhouette d'une chapelle et plus loin « *Le Lieusaint* », jusqu'en 1838, dans les archives royales, seigneuriales, paroissiales, il n'est question que de *la chapelle de Lieu-Saint* parfois orthographié *Lieusaint*. Le nom de la patronne de la chapelle n'apparaît plus. En 1825, dans le registre de la fabrique paroissiale de Guémené-Penfao on écrit *chapelle des lieux Saints*. Le premier cadastre, réalisé en 1834, utilise *Lieu-Saint* pour désigner la chapelle et les pièces de terre environnantes.

En avril 1838, le commissaire délégué par l'évêque de Nantes pour visiter les chapelles de la paroisse de Guémené-Penfao l'attribue enfin à sainte Anne mais la désigne : *Sainte Anne sur le Dom* (sic). Quelques années plus tard, en 1847, l'érudit Louis Bizeul, premier à mener des recherches archéologiques dans la région hésite : « *La petite et modeste chapelle Sainte-Anne ou du Lieu-Saint* » (*Annales de la Société archéologique de Nantes* ; 1847).

Sainte Anne finit par l'emporter et, à partir de 1852 il n'est plus question, dans les archives locales et épiscopales ou dans les journaux, que de *la chapelle Sainte-Anne de Lieu-Saint*. Si sainte Anne n'est plus contestée, le site de la chapelle ne fait pas l'unanimité. Selon un article paru dans *La Semaine religieuse* (Le « *Journal Officiel* » du diocèse) en août 1902 il semblerait qu'il y ait une appellation officielle et une autre populaire : « *Faut-il dire avec le peuple « Sainte-Anne de Lessaint » ou avec les savants « Sainte-Anne des Lieux Saints »* s'interroge le rédacteur de l'article qui, d'ailleurs, fait erreur car les « savants » (le curé, la municipalité) utilisent *Lieu-Saint* au singulier.

Arrivé sur la paroisse de Guénouvry en juillet 1917, le curé Hervé, suivant la « *vox populi* » n'utilise plus que le terme *Lessaint(s)*, avec ou sans s final. L'orthographe est encore hésitante ; un curé fraîchement arrivé sur la paroisse en 1951 écrit *L'Essaint*. Plus proche de nous, les artistes qui réalisent les fresques

ornant les murs de la chapelle légendent ainsi l'une d'entre elles : « *La tradition locale dit « Sainte Anne de L'Essaim » suivant une très ancienne tradition druidique que le christianisme a su conserver.* » Tradition de pure invention, mais au pays des contes et légendes tout est bon pour faire son miel ou sa potion ; surtout les druides !

Localement le *Lessaint* populaire l'emporte sur le *Lieu-Saint* originel au 20<sup>e</sup> siècle mais, à Paris quand Guénouvry s'invite dans les bureaux ministériels, face au dilemme on opte pour un jugement de Salomon. Le 21 décembre 1936 le Ministre de l'Éducation Nationale du gouvernement de Front-Populaire, Jean Zay, prend un arrêté dont l'article premier est ainsi libellé : « *Le site du Lieu-Saint situé dans la commune de Guémené-Penfao (Loire-Inférieure) constitué par la chapelle Sainte-Anne de Lessaints et ses abords et appartenant à la commune de Guémené-Penfao ainsi qu'à la cure de Guénouvry est classé parmi les sites et monuments naturels de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque.* »

Aujourd'hui, sur la carte de l'Institut Géographique National comme dans les documents municipaux ou la presse locale on utilise le terme de *Lieux-Saints* : *Chapelle Sainte-Anne des Lieux-Saints*. Pour notre part, nous utiliserons ici l'appellation d'origine : *Lieu-Saint*.

Ci-dessous :  
Sur le cadastre de 1834,  
la Chapelle du Lieu Saint



1 • Dans notre région, les relevés pour établir la carte de Cassini ont été effectués entre 1783 et 1787 mais la publication des cartes est beaucoup plus tardive.

Lieu-Saint : le nom désigne la fonction. Cette crête rocheuse dominant le Don, qui musarde entre des îlots, et surplombant une gorge étroite où passait une voie romaine a, de longue date, porté un sanctuaire. Depuis quand ?

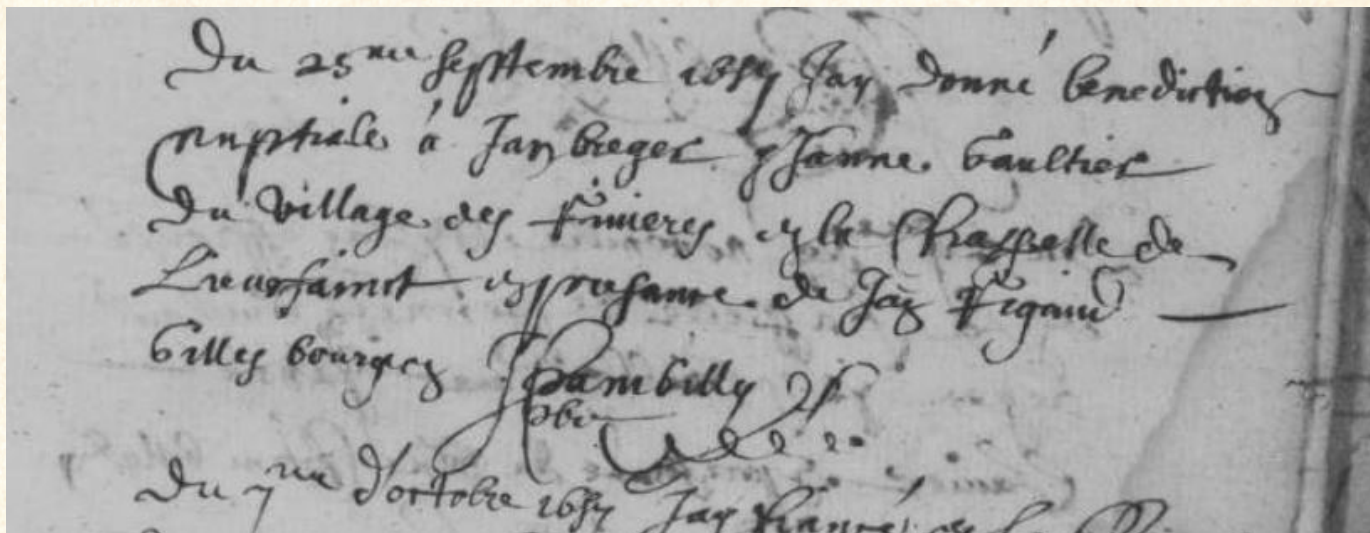
En 1852, le curé de Guénouvry, paroisse détachée de Guémené-Penfao en 1846 sur l'étendue de laquelle se trouve la chapelle, évoque dans le *Livre de paroisse* : « *Le pèlerinage de Sainte Anne de Lieu Saint très fréquenté de temps immémorial* » et avoue : « *Malgré tous nos efforts et nos recherches pour trouver d'autres renseignements sur cette chapelle à dévotion de Ste Anne, il nous a été impossible de rien recueillir de précis.* »

### Un ermite ?

Faites de preuves écrites, l'imagination s'enflamme. Le Moyen-âge, époque floue, confuse, fabuleuse pour les hommes du 19e siècle, devient une époque refuge. On y fait remonter tout ce qui est « *immémorial* ». Pas de Moyen-âge sans ermite. En 1838, le commissaire de l'évêque, déjà cité, écrit : « *Ste Anne sur le Dom, est une très vieille chapelle où se tenait autrefois, dit la chronique, un saint hermite (sic).* » Quelle chronique ? Dans cette région où les conteurs se plaisent à inventer ou enrichir des légendes, la duchesse Anne en a fait naître à chacun de ses pas. Elle aurait visité le « *saint hermite* » de Lieu-Saint et donné assez d'argent pour

construire une chapelle en l'honneur de sa sainte patronne. Selon d'autres versions (il y en a beaucoup) l'ermite, qui vivait dans une grotte, aurait refusé l'argent demandant en échange à la « *duchesse en sabots* » de préserver le site et son environnement. Cet ermite, écologiste avant l'heure, occupe toujours les esprits épris de merveilleux et, on le retrouve aujourd'hui sur le mur de la chapelle représenté par les apprentis du Centre de la fresque de Blain sous la conduite de Louis Roger, en 1997.





Le 25 septembre 1657 Jan Chambilly marie Jan Breger et Janne Gaultier dans la chapelle de Lieusaint

## Les moines ?

À défaut d'ermite, certains voulurent voir dans la chapelle une création de l'abbaye bénédictine de Redon, très influente dans la région sous l'Ancien-Régime. Mais Lieu-Saint n'est pas cité dans le cartulaire de l'abbaye (832-1124), ni dans les inventaires plus tardifs. La chapelle ne figure pas non plus parmi les prieurés du diocèse et aucun moine d'une quelconque abbaye n'y fut jamais rattaché. Lieu de culte et de réunion de la frairie de Lieu-Saint (constituée des villages de Le Tahun, les Rivières, la Breuverie, Lieu-Saint, la Holtais, la Maison-Neuve, la Biliais, la Tousche, Tréguely, Bourlago, le Tenou, la Vallée) on y célébrait, comme dans les autres chapelles frairiennes de la paroisse, mariages, sépultures et quelques messes. Le prêtre était un vicaire de la paroisse de Guémené ou un chapelain exerçant dans plusieurs chapelles ; c'est le cas de Jan Chambilly qui se partage entre la chapelle Saint-Georges et celle de Lieu-Saint de 1657 à 1662.

Intervenaient aussi à Lieu-Saint des prêtres chargés de célébrer quelques offices mensuels pour des défunts qui, avant de mourir, avaient constitué des fondations appelées bénéfices ou légats. Ainsi, selon l'état estimatif des biens du clergé dressé en 1791<sup>2</sup>, la paroisse de Guémené possédait « le bénéfice de Lieu-Saint » consistant en 30 livres par an fondé sur « une étable, jardin, pré, terres labourables », situé au village du Tahun pour qu'un prêtre célèbre des messes à l'intention d'un disparu. L'exploitant de la métairie du Pont, située de l'autre côté du Don sur la paroisse de Conquereuil, devait verser chaque année 150 livres à un prêtre afin qu'il célèbre trois messes par mois pour le salut de l'âme de l'ancien propriétaire de

l'endroit. Le prêtre bénéficiaire de ce légat, s'il habitait Conquereuil, devait traverser le Don quand il voulait célébrer les messes au plus près de la ferme du Pont : à Lieu-Saint. Pour cela il empruntait le « Pont de Lieu-Saint » ainsi dénommé dans les archives de la seigneurie de Bruc, du Moyen-âge à 1737. Ce pont était en ruines en 1847, quand Louis Bizeul le découvrit : « Sous ce monticule [la colline de Lieu-Saint] il existe une chaussée empierrée fort solidement, qui traverse la rivière du Don, et qui présente l'emplacement de deux arches. Cette chaussée se nomme le Pont, et elle a donné ce nom à une métairie entre laquelle et celle de la Bodinière, elle aboutit sur la rive droite. »

Un pont et des prêtres qui l'empruntent de temps en temps pour venir célébrer la messe à Lieu-Saint, il n'en fallait pas plus pour qu'il devienne dans la toponymie populaire : le « Pont aux moines ». En 1904, le curé de Guénouvry, l'abbé Dugast, s'en fait l'écho : « Autrefois il y avait un pont entre Ponvais et la chapelle, et les prêtres ou les religieux qui desservaient la chapelle habitaient une maison située au-delà de la rivière du Don. Plus tard, toujours suivant la tradition, ce pont fut détruit et les moines vinrent se fixer au village du Tahun. Un îlot, situé entre le village du Pont (en Conquereuil) et la chapelle du Lieu-Saint qui est encore une propriété de la chapelle est une pièce assez probante de la tradition. » (Livre de paroisse)

Rappelons qu'avant la Révolution la métairie du Pont et l'étable du Tahun étaient des fondations (un légat et un bénéfice) et non des monastères et que l'îlot dont parle le curé Dugast est, sur le cadastre de 1834, un commun des villages des Rivières, la Biliais et Lieu-Saint et non un bien appartenant à la chapelle.



Vierge à l'enfant, statue en bois du 14<sup>e</sup> siècle autrefois dans la chapelle de Lieu-Saint et aujourd'hui dans l'église de Guénouvry. Elle est de facture très proche de la Vierge à l'enfant de Notre-Dame de Paris qui est aussi du 14<sup>e</sup> siècle mais celle-ci sourit, ainsi que Jésus, comme la Vierge au sourire de Carcassonne également de la même époque.

## la famille de bruc ?

Dans le *Livre de paroisse* de 1904 le même curé Dugast écrit sous le titre « *Notions sur la chapelle Ste Anne du Lieu-Saint.* » « *Qu'on me permette de consigner ici quelques notions que j'ai reçues de vive voix au sujet de la chapelle Ste Anne. D'après les actes transmis autrefois au château de Bruc (situé en Guémené) la chapelle Sainte-Anne aurait été construite par la famille de Bruc pour accomplir un vœu. L'époque de la première chapelle est incertaine, mais remonte certainement à une très haute antiquité ! peut-être au-delà du onzième siècle. On trouve encore des fondations d'une ancienne chapelle qui eut une étendue bien plus vaste que celle qui existe aujourd'hui. D'après la tradition, un incendie aurait détruit cette chapelle vers le douzième siècle, ainsi que le village, du moins en grande partie. La grande quantité de charbons qu'on a trouvée et qu'on trouve encore dans les ruines et les pierres calcinées viennent à l'appui de cette tradition.* »

À propos de ces pierres calcinées le curé Dugast avait noté, en 1892 : « *Auprès de la chapelle de Ste Anne existait depuis plus d'un siècle, un pin remarquable par ses proportions extraordinaires, situé au nord ouest de la chapelle, il faisait 3 mètres de tour. Au mois de novembre 1891, il fut brisé par la tempête. On trouva au pied de cet arbre, une grande quantité de pierres calcinées et de charbon de bois parfaitement conservés.* » (*Livre de paroisse*)

Que la famille de Bruc, détentrice de la plus puissante seigneurie de la paroisse se soit intéressée à la chapelle de Lieu-Saint ne fait aucun doute. Tout au long du 16<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> siècle elle a placé quelques uns de ses enfants comme prieurs de Saint-Georges de Penfao ou de Saint-Benoît de Massérac pour en tirer des avantages financiers. De la petite colline consacrée de Lieu-Saint on ne pouvait espérer, à défaut d'un revenu sonnante et rébuchant, qu'un profit religieux ou de prestige. Les trois seigneurs de Bruc qui, entre 1191 et 1270, participèrent aux Croisades purent y faire quelques vœux avant de partir délivrer la Terre Sainte et peut-être ramener quelques reliques à Lieu-Saint. Mais rien ne nous permet de le confirmer<sup>3</sup>. Que d'autres membres de la famille de Bruc, plus tard, après des vœux exaucés aient contribué à l'entretien ou la restauration de la chapelle, c'est probable. Remarquons qu'au-dessus des armes de la famille de Bruc, « *d'argent à la rose double de gueules, boutonnée d'or* », on voit en cimier la Vierge tenant l'enfant Jésus et la devise: « *Vierge Marie. En toi je me confie* »

écrite en breton. Une Vierge à l'enfant comme celle représentée par une statue en bois du 14<sup>e</sup> siècle, qui se trouvait autrefois dans la chapelle et qui est aujourd'hui conservée dans l'église de Guénouvry.

En 1963, à une enquête de l'évêché lui demandant : « *Que sait-on de l'origine et de l'histoire de cette chapelle ?* » le curé de Guénouvry répondit : « *Pas grand-chose. Il y a deux versions. L'une qui veut que ce serait une ancienne léproserie et l'autre qui veut que la première chapelle aurait été construite par une dame de Bruch à la suite d'un vœu.* »

### Une léproserie ?

Si le curé reprend le discours habituel attribuant la fondation de la chapelle à la famille de Bruc il évoque aussi l'existence d'une léproserie dont on n'a jamais retrouvé trace ni sur le terrain ni dans aucun document. On peut expliquer l'invention de cette léproserie par le culte de saint Méen pratiqué à

Lieu-Saint. Il existe en bas de la colline une fontaine qui est consacrée à ce saint censé guérir de la gale mais aussi, pour certains, de la lèpre. Dans les premiers temps du pèlerinage à sainte Anne, tel qu'il nous est raconté en 1838 par le délégué de l'évêque, la procession partait de la chapelle, descendait à la fontaine Saint-Méen puis remontait au sanctuaire dont elle faisait trois fois le tour avant d'y pénétrer. Dans la chapelle il y avait, avant sa démolition-reconstruction en 1858-1859 : « *deux petits autels l'un dédié à Saint Méen au côté droit, l'autre à Saint Michel au côté gauche.* » (Livre de paroisse 1852) Chacun portait la statue de son saint patron. En 1838, le commissaire de l'évêque fit le ménage dans la chapelle : « *deux petites statues neuves en plâtre de deux pieds ont été posées sur deux petits autels latéraux en remplacement de vieilles hideuses statues que j'ai fait mettre au grenier.* » Plus tard, une autre statue de saint Méen, en bois polychrome (du 15<sup>e</sup> ou du 18<sup>e</sup> siècle ?), fut placée dans la chapelle. Elle se trouve aujourd'hui dans l'église de Guénouvry.

3 • Selon le légendaire guéménéois, quand l'ermite de Lieu-Saint vint rencontrer la duchesse Anne de passage au château de Pont-veix, le seigneur du lieu, Maximilien de La Chênaie, lui assura que la chapelle avait été construite par son ancêtre au retour de la septième croisade avec saint Louis.

Ci-dessous : Les « vieilles hideuses statues » (14<sup>e</sup> siècle ?) conservées à Guénouvry.

A gauche, avec une pelle, saint Fiacre patron des jardiniers ; au centre, saint Michel terrassant un dragon ; à droite, saint Méen souvent représenté, comme ici, avec un dragon lui mordant la soutane, dragon que, selon la légende, il aurait jeté en Loire, au Cellier, où une chapelle Saint-Méen garde sa mémoire.

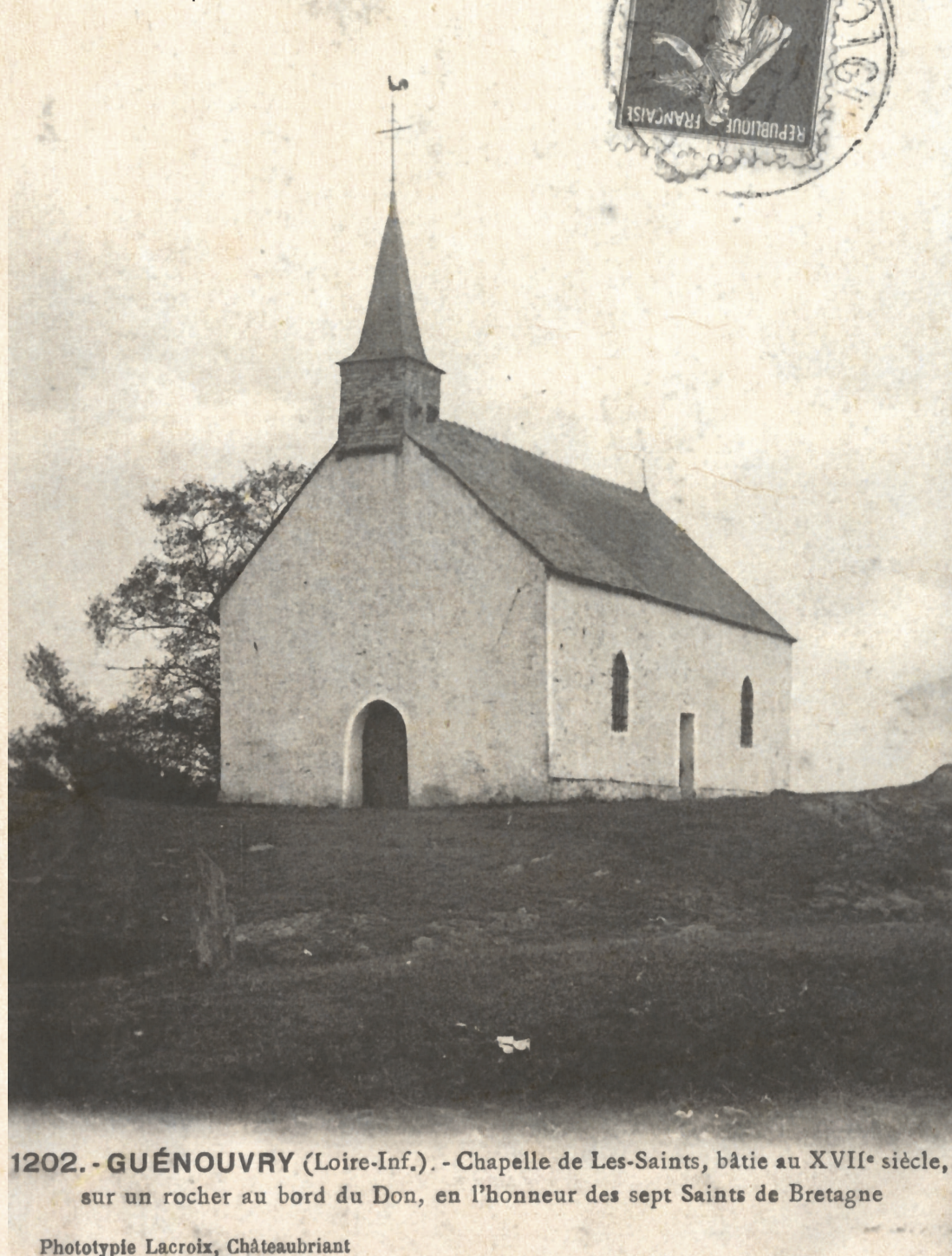


## Les sept saints ?

Si le culte de saint Méen a donné naissance à la légende de la léproserie, les « *vieilles et hideuses statues* » ont contribué à celle de Lessaints, forme altérée de Lieu-Saint dans le langage populaire. La Vierge Marie dans les premiers temps, puis sainte Anne, saint Méen, saint Michel, les saints (Lessaints) étaient bien représentés dans la chapelle. La légende ne tarda pas à les multiplier. On prétendit qu'il y en avait sept, comme « les sept saints de la Bretagne » (Malo, Samson, Briec, Tugdual, Pol, Corentin, Patene). Mais l'inventaire précis du commissaire de

l'évêque, en 1838, n'en recense que trois : sainte Anne, saint Méen, saint Michel.

Lieu-Saint ne fut ni une abbaye, ni un prieuré, ni un ermitage, ni une léproserie et les sept saints de Bretagne n'y furent pas implorés. Sur ses origines, la petite chapelle entretient une part de mystère que seules des fouilles permettraient de percer.



Sur cette carte postale de la maison « Lacroix, Châteaubriant » réalisée au début du 20<sup>e</sup> siècle, la légende indique : « Chapelle de Les-Saints, bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle, en l'honneur des sept Saints de Bretagne. » (Collection privée)

**1202. - GUÉNOUVRY (Loire-Inf.) - Chapelle de Les-Saints, bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle, sur un rocher au bord du Don, en l'honneur des sept Saints de Bretagne**

Phototypie Lacroix, Châteaubriant



La chapelle de Lieu-Saint n'a pas toujours été dédiée à sainte Anne. Elle n'est désignée comme telle pour la première fois que sur la carte de Cassini, à la veille de la Révolution. Mais il est probable qu'on y honorait la sainte antérieurement ; peut-être depuis les premières années du 18<sup>e</sup> siècle.

### De la déesse antique à sainte Anne

Malgré la duchesse Anne (1477-1514), nom transmis dit-on par Anne de Beaujeu, le prénom Anne n'est guère représenté dans le duché avant le 15<sup>e</sup> siècle et pas beaucoup plus jusqu'à la moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Sur 157 filles baptisées à Guéméné-Penfao, de 1620 à 1625, deux seulement portent ce prénom.

Ni les Évangiles, ni les Actes des apôtres, ni les Pères des trois premiers siècles de l'Église ne parlent de la mère de la Vierge Marie. Elle n'est inventée (au sens latin du mot) qu'au 8<sup>e</sup> siècle et ce n'est qu'en 1382 qu'elle figure au calendrier. Sa fête, le 26 juillet, est fixée en 1584. En France, son culte ne progresse que lentement jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle et, même en Bretagne, aucune paroisse ne lui est dédiée.

Sainte Anne pourrait être la réincarnation chrétienne d'une déesse antique (de la fertilité ?) dont le nom aurait ressemblé au sien. C'est à Keranna, à Pluneret près d'Auray (Morbihan), qu'en 1625, le laboureur Yves Nicolazic découvrit dans le champ du Bocenno, près d'une source, une statue en bois très abîmée. On l'identifia comme étant sainte Anne, celle qui depuis 1623 apparaissait au pieux laboureur et lui demandait : « Dans cette pièce de terre que vous appelez le Bocenno il y a eu une chapelle dédiée à mon nom. » Lorsqu'en 1869 on fit des fouilles avant de construire l'actuelle basilique de Sainte-Anne-d'Auray on mit à jour des ruines gallo-romaines. Keranna aurait abrité un sanctuaire et une fontaine consacrés à l'antique divinité. Charles Chassé<sup>4</sup> estime que beaucoup de chapelles bretonnes dédiées à sainte Anne sont bâties sur des ruines gallo-romaines à proximité

d'une fontaine. Et si c'était le cas de la chapelle de Lieu-Saint ?

### Un site gallo-romain ?

À l'occasion de ses recherches sur les anciennes voies romaines de Bretagne, l'érudit Louis Bizeul suivit celle qui mène de Blain à Rennes en passant par Dastres, Le Tahun et qui franchit le Don à Pont-Veix. En 1847 il écrit dans les *Annales de la Société archéologique de Nantes* : « À un kilomètre à l'ouest, se trouve, pour ainsi dire, perchée sur les rochers d'ardoise les plus pittoresques, la petite et modeste chapelle Sainte-Anne ou du Lieu-Saint. C'est un but de fréquents pèlerinages et d'une assemblée fort nombreuse le 26 juillet, jour de la fête de la patronne. Elle est placée sur une pointe au pied de laquelle le Don reçoit l'un de ses plus petits affluents, très profondément encaissé. C'est une très forte position militaire, qu'il était inutile d'armer de retranchements. »

À sa suite, plusieurs érudits locaux affirment, en s'appuyant sur ce qu'ils pensent être « des restes de fortifications » (Julien Desmars<sup>5</sup>) que l'endroit fut un site romain. En 1904, le curé Dugast constate l'existence de ces ruines mais veut y voir : les « fondations d'une ancienne chapelle qui eut une étendue bien plus vaste que celle qui existe aujourd'hui. »



La rencontre entre Anne et Joachim parents de Marie. Une des fresques de la chapelle représentant la vie de sainte Anne selon La Légende Dorée de Jacques de Voragine écrite au 13<sup>e</sup> siècle.

4 • Charles Chassé : « Le culte breton de sainte Anne et la vénération des Vierges noires » - *Annales de Bretagne*, 1945

5 • Julien Desmars : « Redon et ses environs ; Guide du voyageur » - 1869



Statue de saint Méen (15<sup>e</sup> ? 18<sup>e</sup> siècle ?) en bois polychrome, autrefois dans la chapelle de Lieu-Saint et aujourd'hui dans l'église de Guénouvry. Elle a perdu la crosse épiscopale que le saint tenait dans sa main droite.

## Une fontaine dédiée à saint Méen

Près de ces ruines romaines ou médiévales, militaires ou religieuses, se trouve comme dans beaucoup de chapelles bretonnes dédiées à sainte Anne une fontaine consacrée ici à saint Méen. De tout temps l'homme a prêté un pouvoir magique aux sources et fontaines, bouches de la terre nourricière, liées au monde céleste et en particulier au soleil avec lequel l'eau s'unit pour féconder la terre. Fécondante mais fécondée aussi par la terre traversée, l'eau est source de vie. Élément pur, elle efface toute souillure et guérit toute maladie. Aussi les hommes, très tôt, ont placé les eaux sous le patronage d'une divinité céleste. Répondant à un appétit de surnaturel du peuple auquel elles proposent des remèdes aux malheurs de l'existence, les fontaines ont survécu à la christianisation : les divinités de l'antiquité sont devenues des saints guérisseurs dont le clergé essaya tant bien que mal de contrôler la dévotion. On leur attribua le pouvoir de guérir une maladie dont ils avaient parfois souffert eux-mêmes et dont ils portent le nom : l'érysipèle c'est le feu Saint-Antoine ; l'épilepsie, le mal Saint-Jean ; la gale, le mal Saint-Méen...

En 1838, le commissaire délégué par l'évêque décrit ainsi la fontaine Saint-Méen : « Une fontaine d'eau vive coulant au pied de la colline, dans le mur de laquelle est close une petite statue de la sainte Vierge. »

Lors de l'élargissement de la route reliant Le Tahan aux Rivières, cette fontaine signalée sur le cadastre de 1834, a été rabotée perdant mur et statue. Aujourd'hui il n'en reste plus qu'un modeste trou d'eau signalé par un petit calvaire. <sup>6</sup>

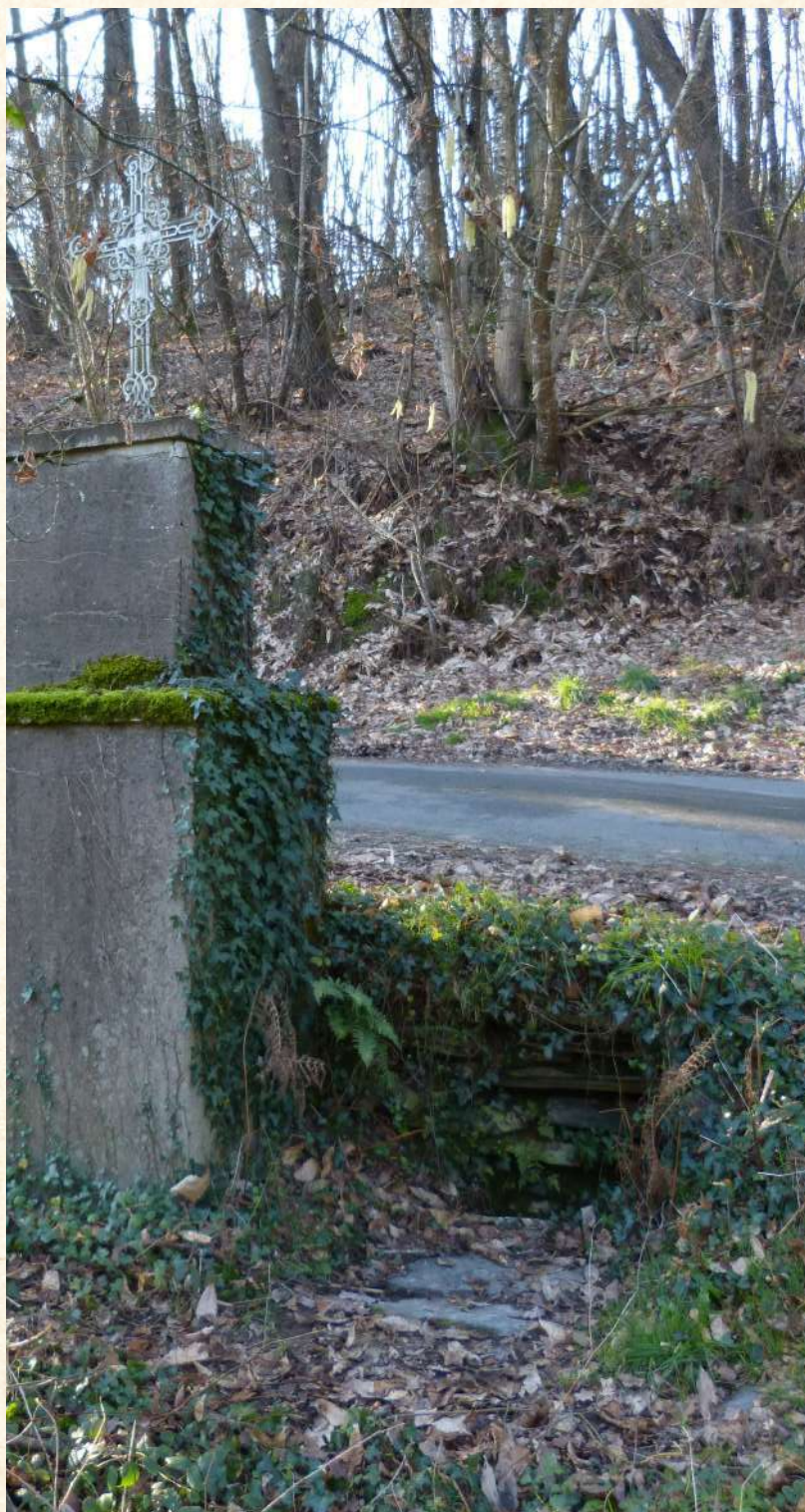
## Un sanctuaire marial

Saint Méen, fondateur d'une abbaye bretonne avait, on l'a vu, une statue dans la chapelle de Lieu-Saint ainsi que saint Michel, amoureux des hauteurs d'où il protège les voyageurs comme autrefois Mercure et que l'on implore contre l'adversité et toute forme d'atteinte à l'intégrité morale ou physique. Tous les deux tenaient compagnie dans la chapelle à la statue d'une Vierge à l'enfant datant du 14<sup>e</sup> siècle, déjà évoquée, et qui fut détrônée par celle de sa mère, sainte Anne, au 18<sup>e</sup> ou au début du 19<sup>e</sup> siècle. On

peut faire l'hypothèse que la Vierge Marie succéda elle-même sur le site de Lieu-Saint à une divinité romaine ou encore plus ancienne associant sanctuaire et fontaine comme c'est le cas dans la commune voisine de Langon (Ille-et-Vilaine) où la fontaine Saint-Vénier était associée à une chapelle Sainte-Agathe (mais autrefois dédiée à saint Vénier) bâtie sur un édifice gallo-romain où l'on découvrit, en plus de fresques figurant Vénus, une statuette de femme à la poitrine nue, la main droite sur le ventre, la main gauche soutenant un sein. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les mères nourricières allaient encore à la fontaine et à l'oratoire pour obtenir une meilleure montée de lait. Il leur fallait effectuer sept fois le tour de la chapelle.

À Lieu-Saint, lors des pèlerinages, la procession effectuait trois fois le tour de la chapelle avant d'y pénétrer. Pierre Audin écrit à ce propos <sup>7</sup> : « *Ainsi certains rites effectués près des points d'eau sacrés évoquent irrésistiblement les pratiques gauloises et romaines, dont elles proviennent probablement, bien que souvent caricaturées. Comme à l'époque gauloise, les pèlerins doivent effectuer trois fois le tour de la source, ou de la chapelle proche, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire dans le sens du déplacement du soleil.* » Et il cite les nombreuses communes bretonnes où cela se produit.

Depuis l'époque gauloise, les cultes des saints guérisseurs ont traversé les siècles, bien enracinés dans un élément naturel : sommet, source, grotte, arbre. Ainsi, dans le diocèse de La Rochelle au 17<sup>e</sup> siècle, sur les cinq pèlerinages les plus importants, quatre se localisaient sur un sommet ou près d'une fontaine <sup>8</sup>. À Lieu-Saint, il y a le sommet et la fontaine.



À droite du calvaire,  
ce qu'il reste de la fontaine Saint-Méen.

6 • Une main inconnue y a déposé verre et bouteille à l'intention de ceux qui, passant par là, veulent se purifier ou simplement se rafraîchir. Selon le voisinage, lors du pèlerinage du 26 juillet à sainte Anne, certains viennent y faire des ablutions.

7 • Pierre Audin : Un exemple de survivance païenne contemporaine : le culte des fontaines dans la France de l'Ouest et du Centre-Ouest – Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, 1979

8 • Cité par François Lebrun : Histoire des catholiques en France – Privat - 1980



Ci-dessus :  
À Sainte-Anne d'Auray,  
la première chapelle qui  
précéda l'actuelle basilique  
(gravure du 19<sup>e</sup> s ;  
Musée de Bretagne)

A droite :  
Sainte Anne apprenant à lire  
à Marie ; statue du début du  
19<sup>e</sup> siècle placée sur l'autel  
de la chapelle de Lieu-Saint.

### Sainte Anne apparaît... opportunément

Après que le Concile de Trente (1545 – 1563) réuni pour réformer l'Église contestée par Luthériens et Calvinistes eut recommandé l'invocation des saints et le culte de leurs images, le clergé, au 17<sup>e</sup> siècle, entreprit de reprendre en main la religiosité des masses. On conserva les vieilles dévotions populaires mais en s'efforçant de les épurer tout en orientant la piété vers deux cultes prioritaires car contestés par les Protestants : ceux du Christ présent dans l'hostie et de la Vierge Marie. Dominicains, Jésuites ou simples prêtres, comme Louis-Marie Grignon de Montfort dans notre région, diffusèrent le culte marial en particulier dans le cadre de la confrérie du Rosaire. Rattaché au culte de Notre-Dame, celui de sa mère sainte Anne se développa au 17<sup>e</sup> siècle jusqu'à ce que le pieux Yves Nicolazic se persuade d'avoir vu sainte Anne dans le champ du Bocenno à Keranna entre 1623 et 1625. Au moment des soulèvements des populations protestantes,

appelées « les guerres de M. de Rohan » qui durèrent de 1621 à 1629, sainte Anne tombait des cieux à point. On interpréta ses apparitions comme un signe du Ciel contre la « rage des hérétiques ». Après la découverte de sa statue à Keranna en 1625, son culte se répandit dans toute la Bretagne. Des opuscules et même des recueils de miracles circulèrent très vite à l'initiative des Carmes qui avaient pris la relève des Capucins dans le couvent établi sur place. Le bouche à oreille propagea la réputation d'un sanctuaire où, de 1634 à 1647 on compta presque un miracle par semaine en moyenne. Selon Stéphanie Peigné<sup>9</sup>, rien que parmi les miraculés et leurs témoins, 502 paroisses étaient représentées (dont Derval) soit 36 % des paroisses bretonnes. Les fidèles furent tentés par ce pèlerinage miraculeux mais parfois hors d'atteinte vu les moyens de communication de l'époque. Alors le clergé démultiplia les lieux de culte, le curé préférant contrôler les dévotions de ses paroissiens : « Le pasteur gouverne mieux ses moutons groupés au bercail. » (Alain Croix)<sup>10</sup>

9 • S. Peigné : « Les miracles de Sainte-Anne d'Auray au 17<sup>e</sup> siècle (1634-1647) » – Mémoire de maîtrise – Paris – 1972

10 • Alain Croix : « La Bretagne aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles » – Maloine S.A éditeur – Paris – 1981

## À Lieu-Saint, Anne remplace Marie

À quelle date sainte Anne a-t-elle remplacé la Vierge Marie et supplanté saint Méen et saint Michel dans la chapelle de Lieu-Saint ? On sait qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, sur la carte de Cassini, la chapelle lui est dédiée et qu'à l'intérieur, sur l'autel, sa « statue paraît datée de l'Empire » (*Livre de paroisse*) quand celle de la Vierge est du 14<sup>e</sup> siècle. À défaut de savoir quand on l'a installée dans la chapelle on peut tenter de connaître à quel moment elle s'est installée dans les esprits. Il est possible d'apprécier sa notoriété à Guémené-Penfao en observant la fréquence du prénom Anne donné, à leur baptême, aux filles nées sur la paroisse. Nous avons procédé par sondages dans les registres de baptêmes d'abord puis dans ceux des naissances à partir de la Révolution.

De 1620 à 1625 (date de la découverte de la statue de sainte Anne par Nicolazic) il n'y a que 1,3 % de filles à s'appeler Anne (2 sur 157) ; Jeanne étant de loin le prénom féminin le plus répandu alors.

Après 1625, le pourcentage de Anne augmente régulièrement jusqu'à la moitié du 18<sup>e</sup> siècle, même si les Jeanne, Julienne, Perrine la précèdent toujours au classement :

- 1650 – 1655 : 4.42 %
- 1680 – 1682 : 5.22 %
- 1710 – 1712 : 9.3 %
- 1740 – 1742 : 13 %

Ensuite le nombre de Anne se stabilise à un bon niveau tout en étant toujours devancé par les Julienne, Marie, Jeanne...

- 1770 – 1780 : 9.8 %
- 1800 – 1810 : 11 %
- 1830 – 1832 : 9 %
- 1860 – 1862 : 13 % (il s'agit essentiellement de Anne-Marie)

À partir de 1880, le pourcentage de Anne décroît régulièrement au profit des Marie et des Jeanne et, sur la période 1910-1912, quand les prénoms connaissent une grande diversification, il ne représente plus que 2.3 % des prénoms féminins à Guémené et 4 % de ceux de Guénouvry.

Si nos statistiques montrent la notoriété croissante de sainte Anne du 17<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, elles ne nous disent pas quand elle se transforme en culte et en pèlerinage. Constatons simplement que l'installation d'une statue (est-ce la première ?) de sainte Anne à Lieu-Saint après l'épisode

révolutionnaire intervient au moment où sa dévotion est bien établie sur la paroisse. La décréte du prénom à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle ne signifie pas que sainte Anne soit moins vénérée. Comme on le verra plus loin, c'est même l'époque où son pèlerinage brille avec le plus d'éclat.

## Une dévotion contrôlée par le clergé

Il en est du pèlerinage à Sainte-Anne de Lieu-Saint comme de l'origine du sanctuaire et de la patronne qu'on y vénère. On ne sait à quelle époque il remonte : Antiquité, Moyen-âge... ? Dans les archives trop indigentes de Guémené-Penfao (pour la période antérieure à 1830, car brûlées ou dispersées), on le mentionne pour la première fois en 1838 tout en signalant qu'il existe de temps « immémorial ». Sans doute.

Les cultes rendus, aux premiers siècles de notre ère, à des sanctuaires placés sur des collines isolées et à des fontaines ont été christianisés par le clergé qui n'arrivait pas à en détourner les fidèles. Ceux-ci coulaient leurs prières dans le moule des pratiques obligatoires mais aussi dans celui de dévotions traditionnelles où l'irrationnel se mêlait à l'extraordinaire. Les pèlerinages ont servi à discipliner ces moments de communion populaire sur des lieux sacrés (des lieux saints !). La fête religieuse se doublait d'une fête profane où l'on buvait, jouait, dansait. Tout en favorisant les pèlerinages, à qui ils voulaient donner une fonction christianisante et moralisatrice, les hommes d'Église essayèrent d'en supprimer les abus, ou au moins de les limiter : croyance magique aux pouvoirs miraculeux du saint, déviation de la fête religieuse en divertissements profanes condamnables surtout en un tel jour... On verra plus loin ce qu'il en fût dans le cas des pèlerinages à Sainte-Anne de Lieu-Saint.

Le succès de la dévotion à sainte Anne au 19<sup>e</sup> siècle, ici et dans toute la Bretagne, ainsi que celui du pèlerinage qui lui est désormais consacré, a permis de sauver la chapelle de Lieu-Saint en piteux état dans les années 1850 ; même si l'historien aurait préféré une restauration à une reconstruction.

### Avant 1858 : un antique sanctuaire

En avril 1838, le commissaire délégué par l'évêque pour visiter les chapelles de la paroisse de Guémené-Penfao nous donne cette description de celle de Lieu-Saint : « Les murs et la couverture de cette chapelle que l'on cherche à entretenir le mieux possible, tombent de vétusté. L'intérieur n'est pas en meilleur état. Une reconstruction générale devient de plus en plus urgente si l'on veut conserver la piété qu'excite ce lieu saint et généralement vénéré. Il n'y a ni lambry valable, ni pavage. Le maître autel est massif et détaché du mur ; il a 7 pieds sur 22 pouces ; une assez belle statue de Ste Anne posée sur un piédestal orne le milieu de cet autel ; un crucifix et des cartons posés sur de vieux gradins, 2 chandeliers de bois, une petite clochette composent absolument tout le mobilier du dit autel ; la pierre sacrée est une vaste et épaisse pierre noire recouvrant tout l'autel et portant aux 4 angles de la surface 4 croix profondément gravées. Il n'y parait aucun cachet ni aucune relique. 2 petites statues neuves en plâtre de deux pieds ont été posées sur 2 petits autels latéraux en remplacement de vieilles hideuses statues que j'ai fait mettre au grenier. » (Livre de paroisse)

La « reconstruction générale » sollicitée sera dirigée, en 1858 - 1859, par le curé Prosper Merlaud qui, quelques années plus tôt, en 1852, établit, dans le Livre de paroisse, une « Notice sur la chapelle Sainte-Anne » à la façon d'un guide touristique.

Au pied de l'autel installé par le curé Merlaud ce qu'il reste du premier autel de la chapelle : « la pierre sacrée est une vaste et épaisse pierre noire » (1838).



Il y présente le site de Lieu-Saint puis la chapelle et enfin le pèlerinage à Sainte-Anne. En voici les deux premiers points :

« La chapelle appelée Sainte Anne de Lieu-Saint est située sur l'extrémité est de la chaîne de coteaux se prolongeant depuis l'étang de la Vallée jusqu'au ruisseau ou vallon du Tahan. C'est le site le plus pittoresque et le plus ravissant qu'il soit possible de rencontrer sur la rivière du Don, de bien loin. Il domine le village de Rivière et la vue se reporte agréablement sur le bourg et les environs de Conquereuil, les vallées et prairies sur le bord du Don, le château de Pontveix et le beau bassin du Don entre Marsac et Derval. »

« Cette chapelle est de forme très antique, assez peu élevée et recouverte d'ardoises grossières. L'intérieur présente une première partie carrée à peu près depuis la grande porte jusqu'à deux espèces de murs ou piliers auxquels sont adossés deux petits autels l'un dédié à Saint Méen au côté droit et l'autre à Saint Michel au côté gauche. Derrière les piliers se trouvait un sanctuaire presque égal au premier, où se trouve une masse brute d'autel sur lequel repose la statue vénérée de Sainte Anne. Ce sanctuaire est très peu élevé avec un lambris plat et l'espace autour de l'autel très étroit. Deux espèces de petites croisées, l'une au pignon et l'autre au mur latéral de gauche donnent à l'autel un faible jour. »

« Cette chapelle n'a rien de remarquable et même est d'une construction très grossière et si elle n'eût pas été le rendez-vous d'une grande dévotion à Sainte Anne, elle ne présentait rien de bien digne et même son état était peu convenable. »

En s'appuyant sur cette description on peut formuler l'hypothèse que l'ancienne chapelle était constituée de deux sanctuaires accolés, construits sans doute à des époques différentes, le plus ancien étant celui où « se trouve une masse brute d'autel »<sup>11</sup>. Il s'agit de « l'épaisse pierre noire » décrite en 1838, qui est toujours dans la chapelle, mais posée au pied de l'autel actuel comme un marchepied. Les coins en ont été rognés ; sur l'un d'eux on distingue encore, difficilement, ce qu'il reste d'une « croix profondément gravée » comme écrit dans le document de 1838.

11 • Le plan de l'ancienne chapelle rappelle celui de la chapelle Sainte-Agathe de Langon, déjà évoquée, ancien sanctuaire gallo-romain dédié à Vénus dont découlerait le premier nom de la chapelle : Saint-Vénier.

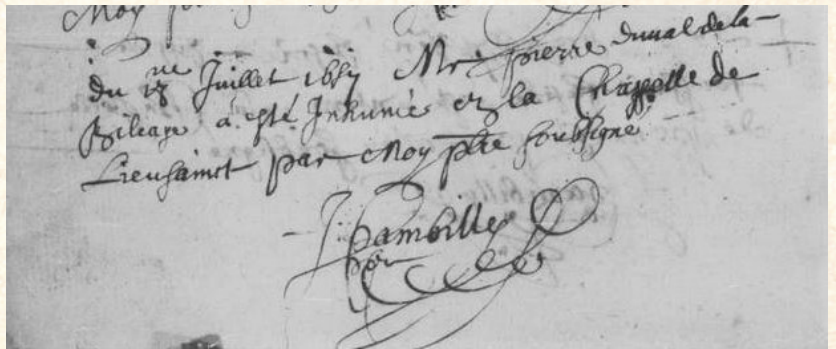
## Le cimetière oublié de la frairie

Cette ancienne chapelle figure sur le cadastre de 1834. Elle dominait, au sud, un vaste cimetière évoqué par le curé Merlaud dans la « Notice » de 1852 : « Il existe auprès de la chapelle au midi dans le champ voisin un ancien cimetière conservé par souvenir et dénommé dans l'acte de propriété de ce champ. » Effectivement le « champ voisin » est composé de deux parcelles cadastrales dénommées « cimetière ». Alors qu'à la Révolution les chapelles St-Georges, St-Yves et de Lieu-Saint deviennent propriété de la commune, les cimetières joignant ses chapelles sont vendus comme biens nationaux. Ce sont deux laboureurs l'un de Conquereuil et l'autre de Lieu-Saint qui acquièrent l'ancien cimetière de Lieu-Saint signalé comme « pâture » sur le cadastre.

Dans ce cimetière étaient inhumés, jusque dans les années 1720 – 1730, les défunts de la frairie de Lieu-Saint. Si on en garde un souvenir très atténué en 1852, 52 ans plus tard en 1904, tout le monde ou presque l'a oublié, ce qui laisse dubitatif sur le « temps immémorial » souvent utilisé par les témoins pour inscrire un évènement dans la durée. En septembre 1904, l'abbé Dugast, curé de Guénouvry, veut vérifier si l'espace piétiné par les fidèles et les marchands forains lors du pèlerinage est bien un ancien cimetière. Pour cela il lui aurait suffi de consulter le cadastre ou de tourner quelques pages dans le Livre de paroisse où il raconte ses « Fouilles faites près de la chapelle Sainte-Anne de Lieu-Saint » :

« Le 8 septembre mil neuf cent quatre, monsieur le curé accompagné de Mr l'abbé Meslier, de Conquereuil et de quatre hommes de travail, se sont rendus à la chapelle pour constater si la renommée qui disait sans cesse qu'il y avait un cimetière à Ste Anne était une vérité bien fondée. »

« En arrivant, les travailleurs ayant obtenu l'autorisation du propriétaire, ont creusé le terrain du côté gauche de l'entrée de la barrière où commence la propriété qui dépend de la chapelle. La terre a été fouillée en trois lieux différents et l'on a trouvé en chaque endroit des ossements bien conservés, quoique très anciens, de corps humains et dans la position où ils avaient été placés au moment de la sépulture. On y a retrouvé des traces de bois pourri et des clous qui avaient servi à confectionner les cercueils. L'espace réservé aux sépultures est d'environ quatre ou cinq ares. Ce qui a paru extraordinaire, en faisant ces fouilles, c'est de trouver les ossements à une profondeur de



Ci-contre :

Le 18 juillet 1657 « Pierre Duval, de la Biliaye a esté inhumé dans la chapelle de Lieusaint .. »

Au-dessus :

Sur le cadastre de 1834 la chapelle (rectangle rose), le cimetière et le village de Lieu-Saint (les indications en rouge sont de notre fait)

soixante dix à quatre vingt centimètres et enfin, chose extraordinaire, la terre dudit cimetière est parfaitement meuble, sans aucun mélange de pierres vertes, tandis que le terrain d'alentour est composé de terre additionnée de beaucoup de pierres. »

« De là il faut conclure qu'autrefois, autour de la chapelle Sainte-Anne il y avait une agglomération assez considérable d'habitants. Mais à quelle époque remonte cette agglomération ? C'est ce qu'on ignore. Il est à propos de consigner que la dernière habitation a été démolie en 1902, à l'époque où l'on a fait la nouvelle route qui conduit de la route de Tahun à la chapelle de Lieu-Saint. »

L'abbé Dugast ignore que la chapelle et le cimetière accueillait les défunts des douze villages composant la frairie de Lieu-Saint. L'endroit lui-même n'a jamais été « une agglomération assez considérable d'habitants. » Situé sur une colline difficile d'accès, au sol rocailleux hersé par le vent, le hameau de Lieu-Saint ne compte en 1834 que deux « maisons avec cour, bâtiment rural, sol », deux masures avec cour, un bâtiment rural avec cour et un four. Le dernier habitant quitte les lieux en 1856 laissant les bâtiments à l'abandon. Comme le raconte l'abbé Dugast, les ruines en seront rasées en 1902, au moment de la construction de la route qui permet aux pèlerins d'accéder au site plus facilement que par les sentiers à flanc de colline.

## 1859 : la chapelle Sainte-Anne du curé Merlaud

C'est donc dans un « désert » propice au recueillement que le curé Merlaud décide en 1858 de restaurer une chapelle devenue un lieu de pèlerinage fréquenté par environ 4 000 personnes chaque 26 juillet. Dans le *Livre de paroisse*, le 22 juillet 1859, il raconte :

« Nous, Prosper Louis Merlaud, curé de la dite paroisse de Guénouvry, voyant avec bonheur cette dévotion à Ste Anne célébrée avec piété malgré le triste état de la chapelle, nous avons formé le projet d'orner cette chapelle et de la réparer pour la rendre convenable. »

« Depuis onze ans nous étions réduits à faire connaître tous les ans à la foule réunie, notre projet conçu et, à notre honte, notre impossibilité d'exécution pour une cause ou pour une cause autre. Enfin cette année 1858 après quelques sentiments de crainte, nous nous sommes décidé irrévocablement et le mercredi après l'octave de la Fête-Dieu, le 16 de juin, l'ardoise de la couverture est descendue en un clin d'œil entre les mains de jeunes gens des Rivières et du Tahun. Le jeudi 17 la charpente était à terre et l'aiguille du pignon de chœur renversée parce qu'elle menaçait ruine, afin de la relever avions nous pensé. »

« Mais l'inspection des murs découverts et l'ensemble de la chapelle nous montra évidemment l'impossibilité d'une réparation convenable. Cet état de chose bien constaté nous donnons ordre et aussitôt les murs tombent successivement et le déblay est commencé et le lundi suivant 21 juin, les maçons travaillent et les murs se relèvent autant que possible sur les mêmes fondations quoiqu'en donnant à la chapelle une nouvelle forme régulière. »

« Nous-mêmes nous mettons chaque jour la main à l'œuvre et avec la bonne volonté des villages voisins, l'eau et le mortier ne manquent point aux ouvriers et par un travail non interrompu, la chapelle se trouve capable de servir au jour de la fête de Ste Anne le 26 juillet suivant. Elle offrait alors l'enceinte de ses murs presque terminés et sur les principales pièces de charpente une couverture en draps de lit cousus ensemble, le chœur seul étant couvert d'ardoise fine. »

« Que nous étions heureux du bonheur de tous les pèlerins auxquels nous montrions ce commencement d'exécution de notre promesse si souvent réitérée ! »

« Nous avons obtenu la permission de Monseigneur pour y célébrer, et la fête de Ste Anne y était brillante. »

« Nous avons promis d'achever notre œuvre. Nous ne nous sommes nullement inquiété des ressources et le Bon Dieu y a pourvu. »

« Nous voulions donner à cette chapelle une apparence religieuse en élevant sur le mur du pignon de la grande porte une petite flèche ou clocher, et c'est au mois de janvier 1859 que nous le placions en effet et achevions ainsi l'extérieur de la chapelle. »

« Mais il fallait le surmonter d'une croix et celle-ci d'un coq doré, nous avons fait appel aux habitants des villages voisins et ils ont répondu avec empressement et ces ornements brillent sur le clocher. »



| Au temps du « coq doré »

« Cette précieuse chapelle ne pouvait rester en arrière pour son complément, il lui fallait une cloche convenable. Un appel a encore été fait et aussitôt une cloche de vingt kilogrammes ou quarante livres appartenant exclusivement à la chapelle ornait son clocher et appelait les fidèles à la célébration du saint sacrifice de la messe. »

Après l'enthousiasme du début, le curé Merlaud finit sur une note aigrelette : « Nous voudrions bien inscrire les noms des personnes qui ont bien voulu nous aider à achever cette précieuse chapelle, mais la somme totale que nous a procurée cette cotisation toute volontaire est si faible que nous aimons mieux tout taire. Ce dont j'espère ne seront pas offensées les personnes qui ont contribué pour quelque chose. Cependant Mr Averty, vicaire de cette paroisse, nous a obligé à recevoir un don de cent francs pour nous aider à porter tant de frais. »

« Il est difficile de se faire une idée de la lenteur avec laquelle les travaux de cette chapelle ont pu être poursuivis. Commencée



en mai 1858 elle n'a pu être terminée que l'avant-veille de la fête de Ste Anne, c'est-à-dire le 23 juillet après près de quinze mois : oh ! qu'il est facile de commencer avec les ouvriers du pays ; mais qu'il est difficile de continuer et surtout de terminer !!! »

« Nous laissons à d'autres à faire expérience. »

Le lendemain 24 juillet 1859 le curé Merlaud, amertume ravalée, peut enfin bénir sa chapelle : « Dimanche aussitôt après les vêpres de paroisse, nous soussigné curé de Guénouvry accompagné de Mr Averty notre vicaire, en vertu d'une autorisation spéciale accordée par Monseigneur l'Évêque de Nantes, nous sommes rendus processionnellement à la chapelle Ste Anne de Lieu Saint pour y procéder à la bénédiction solennelle de la dite chapelle, de son autel et de la cloche reconstruite et disposée par nos soins. Une nombreuse file de procession nous accompagnait et nous trouvâmes une foule compacte déjà rendue sur le lieu. Nous nous sommes en tout conformés aux cérémonies et prières prescrites par le Rituel du diocèse. »

« Après la bénédiction de l'eau, à genoux devant la porte de la chapelle nous avons chanté le Veni Creator et aussitôt après les prières et cérémonies de la bénédiction extérieure

des murs. Entrés dans la chapelle, nous avons continué les prières et litanies prescrites et avons béni les murs à l'intérieur. »

« Aussitôt nous avons suivi les rites prescrits pour la bénédiction de l'autel et aussitôt après nous avons béni selon le pouvoir que nous en avons reçu la cloche appartenant exclusivement à la dite chapelle de Sainte Anne. »

Après les bénédictions vient le temps du sermon pour remercier, réprimander et appeler à la sainteté en ce lieu dédié, puis : « Après cette courte exhortation nous nous sommes rendus auprès d'un feu de joie préparé devant la chapelle. Nous y avons mis le feu avec bonheur et pendant qu'il se consumait nous chantions un hymne à Sainte Anne. Et aussitôt nous sommes rentrés en chantant le Te Deum que nous avons terminé au pied de l'autel et ainsi a été close cette précieuse cérémonie à la joie de tous, et par une grande vénération pour Sainte Anne. »

La chapelle au début du 20<sup>e</sup> siècle avec ses murs revêtus d'un crépi blanc (ADLA 23 Fi 4845)



11. GUÉNOUVRY (Loire-Inf.) — La Chapelle Sainte-Anne, au Lieu-Saint

## Des sapins sur la colline

Jusqu'à cette époque, en dehors d'un pin remarquable, signalé par le curé Dugast après qu'il eût été abattu par la tempête en 1891, le sommet de la colline de Lieu-saint était dépourvu d'arbres, et la petite chapelle dans sa robe de crépi blanc flottait sur la vallée du Don, repère familier aux paysans et aux passants. Seules les pentes les plus abruptes, au nord et à l'est surtout, portaient un couvert végétal. Le 6 juillet 1862, le conseil de la fabrique de Guénouvry, à la recherche de quelques sous pour équilibrer ses comptes, débat : « du terrain qui entoure la Chapelle Ste Anne de Lieu Saint. En conséquence le président a proposé au Conseil de prendre des moyens pour qu'on pût tirer parti de ce terrain vague qui ne rapportait aucune ressource à la chapelle. Il a dit que si ce vague était

renfermé d'un fossé d'enceinte on trouverait facilement à l'affermier ; qu'on pouvait encore planter des sapins qui seraient à la fois un ornement et une ressource. Que les frais seraient minimes et que les produits successifs de quelques années de fourrage les couvriraient aisément. Le Conseil d'après ces explications, considérant qu'il était fort à propos de tirer quelques revenus de ce terrain qui jusqu'alors n'avait rien produit, a décidé qu'il serait affermé au plus offrant ; qu'il a choisi un de ses membres Jean Rocher des Rivières de traiter l'offre en son nom. »

Depuis ce temps, les arbres ont marché vers la chapelle, la forçant à encore plus de modestie, la confortant dans le mystère de ses origines. Pour nous maintenant, son histoire va se confondre avec celle de son pèlerinage.

## Les vitraux de la chapelle

En 1859, faute de moyens, le curé Merlaud ne put installer de vitraux aux quatre fenêtres de sa nouvelle chapelle. Il espéra un généreux mécène. Il arriva à la fin des années 1880 anonymement ... ou presque.

Le Livre de paroisse n'en dit rien et il faut attendre 1963 pour qu'un délégué de l'évêché enquêtant sur le patrimoine des chapelles de la paroisse en fasse mention : « Deux vitraux en mauvais état représentent : l'un un miracle de Sainte Anne accordé à Madame de Bruc ; l'autre Sainte Anne protégeant des soldats coloniaux. »

La description est exacte : un vitrail représente la Vierge Marie, en bleu, agenouillée devant le berceau de l'enfant Jésus sous le regard de sa mère sainte Anne de blanc vêtue. Une scène de maternité, peut-être pour remercier d'une naissance désirée sainte Anne implorée dans ce but ; dans l'autre vitrail il s'agit bien d'un épisode de la conquête coloniale française (Afrique ou Indochine) que les uniformes situeraient après 1885 (le casque colonial). Les soldats sont placés sous la protection de sainte Anne qui, du ciel bras ouverts paumes vers la terre, semble les bénir. Mais les blasons situés en bas des vitraux, qui en indiquent les donateurs sans les nommer, ne sont pas ceux de la famille de



Bruc. Selon Gérard Callegari<sup>1</sup> il s'agirait des armes du comte Clément-Marie de Guériff de Launay et de son épouse Adèle-Renée Stellaye de Baigneux de Courcival, châtelains de la Herbretais en Marsac dont l'un des fils, Auguste né en 1868, participa aux guerres coloniales en Afrique et en Indochine avant de mourir à Madagascar en 1899. Ces vitraux sont l'œuvre du peintre-verrier nantais Antoine Meuret (1817 - 1896) auteur également de vitraux ornant l'église de Guémené-Penfao.

Deux autres vitraux, non signés, représentent sainte Anne sur l'un visage triste, sur l'autre compatissant. Des phylactères placés au-dessus et au-dessous de la sainte peuvent expliquer ces physionomies :

« Sainte Anne mère des veuves  
priez pour nous »

« Sainte Anne tige fleurie  
institutrice des vierges »

« Sainte Anne rampart (sic)  
de l'Église priez pour nous »

« Sainte Anne racine féconde  
gloire de la terre »

Ces deux vitraux, non datés, semblent plus récents que ceux du chœur et sans doute postérieurs à la Première Guerre mondiale car ils témoignent des préoccupations de l'époque : les nombreux veuvages provoqués par la guerre ; l'école catholique des filles (Sainte-Anne) pour laquelle on cherche de l'argent et qui ouvrira à Guénouvry en 1930 ; le conflit entre l'État laïc et l'Église ; l'exaltation de la terre et de ceux qui la travaillent.



Ci-dessus : Le chœur de la chapelle aujourd'hui. Derrière l'autel, surmonté de la statue de sainte Anne éduquant la Vierge Marie, dans les niches ont été placées au 20<sup>e</sup> siècle les statues de saint Joseph, à droite, et de saint Corneille, à gauche. Le patron des artisans (st Joseph) et le protecteur des troupeaux (st Corneille) ont remplacé, à l'heure de l'Assurance maladie pour tous, saint Méen et saint Michel, saints guérisseurs.

## LE PÈLERINAGE À SAINTE-ANNE DE LIEU-SAINT

La chapelle Sainte-Anne est un des hauts lieux de la vie religieuse locale. Lors des jubilés et missions (7 entre 1900 et 1939) chargés de réveiller la foi des chrétiens à grands coups de sermons, confessions, messes et autres oraisons, on processionne vers Lieu-Saint implorer l'intercession de la grand-mère du Christ. Chaque année, poussé par le vent printanier, la procession des Rogations gravit la colline vers le petit sanctuaire au chant des « *Ora pro nobis* ». Mais c'est surtout l'été venu, dans la chaleur de juillet, que la chapelle est à l'honneur. On y vient de toutes les paroisses voisines et même au-delà pour le traditionnel pèlerinage à Sainte-Anne de Lieu-Saint.



1910 : dames en chapeau, paysannes en coiffe ; ombrelle ou parapluie. Un pèlerinage ; deux mondes. (Archives municipales de Guémené-Penfao)

### A. PÈLERINAGES DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE

#### En procession de la chapelle à la fontaine

Il est fait pour la première fois mention d'un pèlerinage à la chapelle Sainte-Anne de Lieu-Saint dans le procès verbal de la visite des chapelles de la paroisse de Guémené-Penfao rédigé par le délégué de l'évêque de Nantes le 21 avril 1838 : « Cette chapelle est en très grande vénération dans le pays et ses alentours ; le jour de la fête patronale 4 à 5 000 personnes s'y rendent à l'envie pour prier la patronne pour leurs besoins divers et font spontanément un pèlerinage ou procession de la chapelle à une fontaine d'eau vive coulant

au pied de la colline, dans le mur de laquelle est close une petite statue de la sainte Vierge. Après cette station, toutes ces personnes remontent à la chapelle par un étroit sentier gravé dans le roc, dans un profond silence et le chapelet à la main. Ce jour les prêtres de la paroisse chantent une messe solennelle pour tous les assistants. La chapelle ne possédant, depuis la révolution, ni linge ni ornements, on y porte absolument tout ce qui est nécessaire au culte ; et on fait ainsi toutes les fois que l'on veut y célébrer la sainte messe pour la commodité et l'administration des malades et des infirmes des nombreux villages voisins. » (ADLA 125J4F3)

Le curé de Guémené-Penfao, qui a renseigné le délégué de l'évêque, a sans doute exagéré le chiffre des pèlerins (4 à 5 000 personnes) car en 1862, époque faste pour le pèlerinage, son successeur écrit dans le *Livre de paroisse* de Guénouvry : « *On évalue à 3 000 le nombre de personnes qui ont fréquenté dans la journée du samedi 26 juillet la petite chapelle de Lieu-Saint... Cette année le concours des pèlerins était de beaucoup plus considérable que les années précédentes.* »

En cette première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage se déroule entre deux lieux de dévotion : la fontaine Saint-Méen, située au pied de la colline, (mais où la statue du saint a été remplacée par celle de la Vierge Marie) et la chapelle dédiée à sainte Anne (dont la statue a peut-être remplacé celle de la Vierge) où une messe est célébrée. Les pèlerins vont de l'une à l'autre en récitant le chapelet (culte marial) par le petit sentier pentu accroché à la colline.

Le pèlerinage a lieu dans la matinée du 26 juillet, jour de la Sainte-Anne. Après la cérémonie, les pèlerins rentrent chez eux ou s'attardent quelques instants aux stands tenus par des marchands forains. Les autorités religieuses craignent les désordres, surtout ceux provoqués par l'excès de boisson, qui peuvent entourer ces grandes émotions religieuses et festives rassemblant des milliers de personnes. Régulièrement elles s'informent de la tenue des pèlerinages. En 1852, le curé de Guénouvry répond : « *Cette foule au moment même du Sacrifice [la messe] se comportait avec toute la décence convenable et s'écoulait ensuite si rapidement qu'après quelques légères emplettes, au bout d'une heure ou deux il ne restait presque plus aucune trace de cette assemblée.* » Il n'en sera pas toujours ainsi.

## Le prospère pèlerinage du curé Merlaud

Après 1846, avec l'érection de Guénouvry en paroisse, le pèlerinage va connaître un nouvel essor sous l'impulsion du curé Prosper Merlaud qui y trouve un double intérêt. En pasteur chargé du salut de son troupeau, il veut exciter la piété populaire par un pèlerinage bien mené. En patron de la paroisse, il a le souci de remplir les caisses de la fabrique qui en gère les biens : église, presbytère, chapelle... Or les pèlerins en plus des prières à sainte Anne, à la Vierge Marie, à saint Méen, à saint Michel... pour obtenir protection ou guérison, glissent quelques

pièces dans le tronc de la chapelle ou quelques billets au curé pour qu'il célèbre une messe à leur intention. En 1863, les dons s'élèveront à 230 francs pour un revenu total de la fabrique estimé à 2 000 francs.

Pour « *encourager la piété des pèlerins* » comme il l'écrit lui-même, le curé Merlaud apporte quelques modifications à l'organisation du pèlerinage. Le jour de la Sainte-Anne (26 juillet), une procession part de l'église de Guénouvry pour rejoindre la chapelle de Lieu-Saint où attendent les pèlerins venus des paroisses alentour sous la conduite de leurs curés et vicaires. Derrière la croix et la bannière paroissiale viennent les femmes, les communiantes et communians de l'année puis les hommes fermant la marche. Tout le long du parcours, ce n'est plus le chapelet que l'on récite mais les « *litanies de Sainte Anne* » que l'on chante : « *Mère de Lessaint nous venons vers toi. Le cœur plein de foi.* » Marie est supplantée par sa mère. De même, il n'est plus question d'une dévotion particulière à la fontaine, le clergé se méfiant désormais des sacralités naturelles, mais chacun peut y faire ses ablutions pour guérir quelque maladie de peau. Le clou du pèlerinage c'est désormais la grand'messe, célébrée en présence d'une vingtaine de prêtres, et le sermon prononcé par une personnalité invitée (le doyen du chapitre cathédral de Nantes par exemple) ou par un missionnaire de l'Immaculée Conception. Tous « *retracent la vie et les vertus de Sainte Anne* » selon le compte-rendu du curé.

Pour édifier la nombreuse assistance, la cérémonie se déroule non pas dans l'étroite chapelle pourtant « *magnifiquement décorée de draperies et de guirlandes de fleurs* » mais « *à la porte même de la chapelle où une estrade fort élevée avait été dressée. Cette estrade supportait un autel gracieusement paré sur lequel reposait la belle statue de Sainte Anne au milieu d'une grotte de verdure du plus bel aspect.* » (*Livre de paroisse*, 1862)

Le pèlerinage ainsi mis en place par le curé Merlaud connaît le succès puisque l'intéressé estime l'affluence, le 26 juillet 1863, à « *plus de 8 000 pèlerins.* » Même si le chiffre est sans doute exagéré, il y a foule. Une population qui attise les convoitises des habitués marchands du temple, forains, débitants de boissons, mais aussi de la municipalité de Guémené et en particulier des élus de Guénouvry qui y voient l'occasion de relancer la foire locale abandonnée depuis quelques années faute de clients.

## Faire la foire à la Sainte-Anne

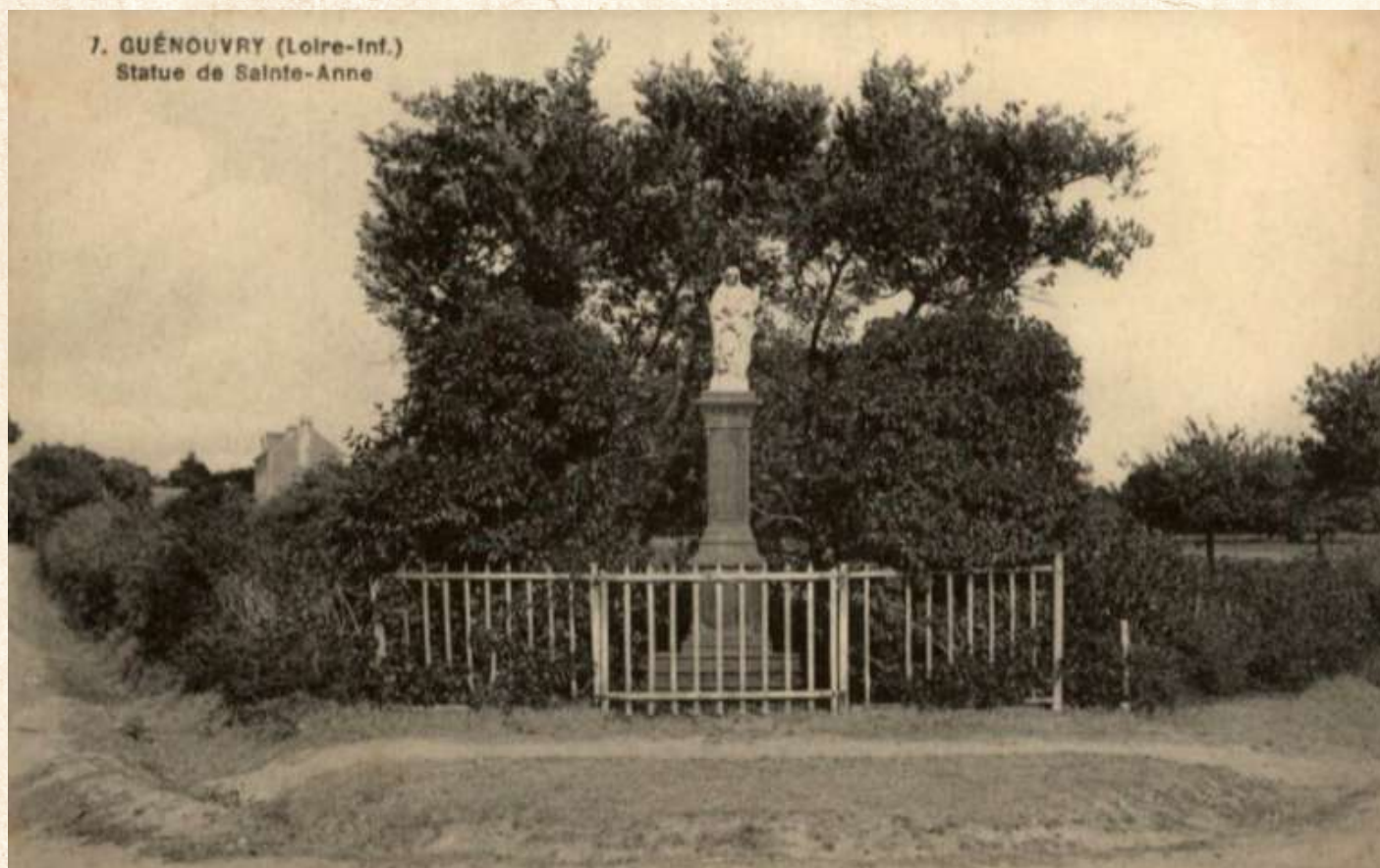
En 1864, bien que tenu secret, le projet de rétablir une foire à Guénouvry le jour du pèlerinage de Sainte-Anne parvient aux oreilles du curé de la paroisse : Pierre Chelet. Celui-ci, très remonté contre : « *quelques conseillers municipaux et quelques aubergistes d'ailleurs peu soucieux des intérêts religieux* », d'autant plus en colère « *qu'un certain nombre voulait faire tenir cette assemblée autour de la chapelle Sainte-Anne et pendant l'office divin* » écrit-il, s'en va trouver le maire de Guémené pour lui exprimer son opposition au projet et lui en énumérer tous les inconvénients. Outre que la foire serait mal placée dans le calendrier agricole, son premier effet « *serait de changer en un jour de désordre une fête jusqu'alors célébrée si pieusement* ». La grande crainte du curé, comme de tout le clergé de l'époque, ce sont les danses et il le dit au maire : « *Une foire le jour de la Sainte-Anne dégènerait certainement en assemblée dansante et ferait infailliblement tomber la fête.* » En dénonçant la danse, le curé entend préserver la vertu des jeunes gens, et en particulier le contrôle des jeunes filles, bastion du clergé paroissial dans sa lutte contre l'impiété. Tous les curés du diocèse sont à l'époque mobilisés

contre la danse et certains interdisent même la communion aux danseurs. Enfin, plaidant pour ses finances, le curé Chelet estime qu'une foire le jour de la Sainte-Anne « *occasionnerait un tort considérable à la fabrique* » certains pèlerins délaissant le tronc de la chapelle pour la caisse des marchands et des aubergistes.

Le maire de Guémené, convaincu par le curé, lui promet d'annuler la foire, ce qu'apprenant, une quinzaine d'habitants de Guénouvry « *qui d'ordinaire étaient ses courtiers d'élection dans la localité* » (curé Chelet) persuadent le premier magistrat de la commune de revenir sur sa promesse. Et c'est ainsi que le 26 juillet 1864 se tint au bourg de Guénouvry une foire... sans pèlerinage ! car le curé, vexé, a déplacé celui-ci au dimanche suivant. Il a aussi demandé à ses confrères des paroisses voisines « *de dissuader fortement leurs paroissiens d'aller à cette assemblée. Aussi, ce jour-là la réunion fut-elle peu nombreuse. C'est aussi à dater de ce jour que la fête de Sainte Anne fut célébrée avec moins de solennité que les années précédentes et que les ressources qu'elle procurait à la fabrique ont commencé à diminuer.* »

Ce qu'écrivit le curé Chelet en 1864 vaut assurément pour cette année-là mais sans doute pas pour les années suivantes. Foire

*La statue de sainte Anne à l'entrée du bourg de Guénouvry au début du 20<sup>e</sup> siècle. Cette statue a été brisée par la tempête du 15 octobre 1987. Le conseil municipal l'a remplacée l'année suivante*



10. GUÉNOUVRY (Loire-Inf.) — La Vallée du Don, prise du Lieu-Saint



ou pas, le déplacement du pèlerinage de Sainte-Anne au dimanche suivant le 26 juillet permet aux villageois, moins astreints aux travaux des champs, de venir plus nombreux à la chapelle de Lieu-Saint. Ils sont 3 000 en 1878 quand, au retour de la procession à Guénouvry, on s'arrête à l'entrée du bourg pour y bénir une nouvelle statue de sainte Anne. Par contre le pèlerinage a bien perdu en solennité. On a supprimé la grand'messe célébrée à la porte de la chapelle pour la remplacer par de simples vêpres en fin d'après-midi. La procession part de l'église paroissiale vers 15 h. pour rejoindre le Lieu-Saint. Après y avoir chanté les vêpres, on fait trois fois le tour de la chapelle en chantant des cantiques à sainte Anne puis on écoute le sermon avant de revenir à Guénouvry.

Avec le passage au dimanche après-midi le pèlerinage gagne en convivialité ce qu'il perd en solennité. Ce jour-là, les habitants de Guénouvry, de Conquereuil, des villages voisins reçoivent parents et amis puis, après le repas, à pied pour les plus pieux ou les plus courageux, en carriole ou en charrette pour les autres, on se rend à la chapelle où depuis la veille au soir sont installés marchands et aubergistes. La fête religieuse a aussi des allures de fête foraine.

À partir de 1902, l'affluence de pèlerins et de marchands est encore favorisée par l'aménagement d'une route entre Le Tahan et le Lieu-Saint qui permet d'accéder beaucoup plus facilement au site. Voilà ce qu'écrit, le 18 mai 1902, le curé de Guénouvry, Jacques Dugast a propos de cette route : « *La route si belle qui conduit du Tahan à la chapelle Ste Anne du Lieu-Saint a été faite dans les années 1901 et 1902. Depuis de longues années on faisait des vœux pour obtenir cette route, l'accès à la chapelle étant difficile ! Grâce à François Morel de Tréguely et à Pierre Malary et Jean Marie Tessier aussi de Tréguely, qui ont bien voulu abandonner leur terrain pour passer la route. Pierre Malary du Tahan a bien aussi fait acte de générosité en payant largement, vu que cette route partageait ses propriétés situées au-dessus. Enfin grâce à la presque totalité des habitants de Guénouvry qui se sont imposés de nombreuses corvées volontaires pour faire le terrassement, la confection de la dite route a été conduite à bonne fin à la grande satisfaction de tous.* » C'est à l'occasion de l'aménagement de cette route que fut rasée la dernière des quatre habitations qui constituaient le hameau de Lieu-Saint.

1910 : en pèlerinage  
à Sainte-Anne (A-M  
Guéméné-Penfao)



## B. PÈLERINAGES DU 20<sup>E</sup> SIÈCLE

### Sainte Anne et les saltimbanques

Le curé Dugast, arrivé sur la paroisse le 1<sup>er</sup> octobre 1891, ne tarde pas à s'agacer des dérives d'un pèlerinage victime de son succès. En 1910 il les dénonce : « Depuis longtemps un grand nombre de pèlerins qu'on pouvait évaluer à quatre mille quand le temps était favorable se rendaient ce jour-là à la chapelle. Hélas ! On ne voyait pas que de vrais pèlerins plusieurs s'y rendaient comme à un lieu de promenade et de curiosité et de fait cette réunion fort nombreuse tendait à devenir une véritable assemblée mondaine. Les chrétiens sérieux en gémissaient. Faut-il dire que de plus en plus on constatait la présence de plusieurs voitures de saltimbanques, voire parfois un cirque qui y faisait une apparition de temps en temps. Ce n'est pas tout, ce même jour on érigeait cinq ou six grandes tentes sous lesquelles les aubergistes vendaient de la boisson. Ceci aurait pu être toléré mais à la condition qu'on y aurait gardé le silence sous ces tentes pendant que s'accomplissaient les exercices religieux à la chapelle et surtout pendant le sermon. Hélas ! Il n'en était pas ainsi. Le bruit causé par les conversations, par les saltimbanques, par les buveurs sous

les tentes des aubergistes devenait de plus en plus insupportable et les exercices du culte ne revêtaient plus la dignité qui leur est absolument nécessaire pour glorifier Dieu et édifier les fidèles. »

Ci-contre :  
Sur la bannière de  
Guénouvry,  
saint Clair patron de  
la paroisse





Après ce constat le curé décide : « Une réforme devenait nécessaire. Aussi une modification importante fut faite au pèlerinage de Sainte Anne en 1910. » Après avoir consulté ses confrères des paroisses voisines et obtenu l'autorisation de l'évêque :

- Le pèlerinage est rétabli au jour de la Sainte-Anne ; un mardi en 1910.
- La cérémonie religieuse a lieu en matinée : une procession part de Guénouvry à 9 h. et l'autre de Conquereuil pour rejoindre la chapelle. En arrivant sur le site, les bannières des deux paroisses se donnent l'accolade. Ensuite une messe basse est célébrée à la porte de la chapelle en vue des pèlerins par un invité de marque (en 1910 il s'agit du chanoine honoraire supérieur de l'Externat des Enfants nantais).
- À la fin de la messe, est donné un salut solennel du « Très Saint Sacrement ». Puis un missionnaire de l'Immaculée Conception prononce le sermon : « écouté avec un religieux silence. Quel heureux contraste avec ce qui se passait les années précédentes. » (curé Dugast ; 1910)
- Après le sermon, derrière les bannières de Guénouvry et Conquereuil « la procession tourne trois fois autour de la chapelle dédiée à la bonne sainte Anne en chantant ses cantiques puis, avant de se séparer, au départ comme à l'arrivée les bannières de Guénouvry et de Conquereuil se donnent l'accolade. » (curé Dugast)

Quel bilan le curé tire-t-il des modifications qu'il a apportées au pèlerinage ? « Le succès de cette réforme dépassa nos espérances. On obtint ce qu'on se proposait, c'est-à-dire de réaliser un vrai pèlerinage à la gloire de la Bonne Mère Ste Anne. Ce jour-là, le mardi, les saltimbanques montèrent il est vrai en assez grand nombre auprès de la chapelle mais ils furent visités par personne. Aussi deux heures après les cérémonies religieuses terminées à 11 h. toutes les voitures des gens avaient disparu. Le mardi 26 aucun aubergiste ne parut et le dimanche suivant de même. » Succès fragile. Le 26 juillet 1913, le même curé Dugast écrit : « Un ordre et une tenue parfaits comme les années précédentes. Cependant on doit mentionner que les aubergistes ont eu tendance de plus en plus à venir vendre de la boisson. Cette année on n'a vendu que de la bière, mais en grande quantité. Il faisait une chaleur extraordinaire. »

Pour dresser un bilan sincère le curé confesse : « Pour être vrai qu'on me permette de signaler qu'à partir du changement du jour du pèlerinage, les ressources que la chapelle procurait à la paroisse ont diminué d'une manière notable et cela par le fait qu'il y a beaucoup moins de pèlerins quand la fête est célébrée un jour de la semaine. »

Scène pastorale à la chapelle en 1909. Les habitants de Conquereuil vouent un tel culte à sainte Anne que le photographe leur attribue la chapelle : « Conquereuil (L-I)- La chapelle de Ste-Anne du Lieu-Saint »



## Le pèlerinage : des enjeux religieux et politiques

De notre côté, nous relevons deux éléments nouveaux (ou au moins non signalés jusque là) dans le pèlerinage mis en place par le curé Dugast. Le premier, c'est l'introduction du salut du Saint-Sacrement dans la cérémonie. À côté des dévotions anciennes à la Vierge Marie et aux saints locaux, les dévotions christologiques connaissent un regain dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Cela se manifeste par l'érection de calvaires, l'installation (ou le renouvellement) de chemins de croix dans les églises et par l'adoration du Saint-Sacrement. La présence divine, cachée, discrète dans l'hostie, parfois oubliée à une époque où l'on communie peu, est rappelée chaque année à la traditionnelle Fête-Dieu. C'est peu. Alors on développe à partir des années 1830 la dévotion au Saint-Sacrement en particulier par la pratique des « *Quarante heures* » d'adoration en continu. C'est trop pour beaucoup qui préfèrent s'adresser à la Vierge Marie ou aux saints plutôt qu'au Bon Dieu lui-même. Le salut du Saint-Sacrement lors des vêpres et à la fin du pèlerinage est une tentative pour remettre le Christ au cœur de la religion populaire plus tournée vers les saints « *magiciens* ».

Le deuxième élément, c'est la récupération idéologique du pèlerinage par les autorités religieuses et leurs soutiens politiques. En 1911, décrivant la décoration de l'autel installé à la porte de la chapelle, le curé écrit que celui-ci est surmonté « *d'un splendide diadème d'où pendaient de riches tentures parsemées de fleurs de lys et d'hermines* ». De son côté, le rédacteur de *La Semaine religieuse* (le « *Journal officiel* » du diocèse de Nantes) relatant le pèlerinage de 1902 et sa messe en plein air, écrit : « *C'est au grand jour que doit s'affirmer sans peur la vaillance de nos Bretons. Sur la lande, autour du rocher, ils sont là 4 000 au moins.... Puissent les pèlerins de Sainte-Anne rester toujours et demeurer quand même Bretons têtus, durs comme le granit, solides comme le chêne !* ». Cette apparition d'une Bretagne (et de Bretons) mythiques interroge.

La fin du 19<sup>e</sup> siècle et le début du 20<sup>e</sup> marquent en Bretagne l'apogée de l'influence de l'Église catholique, dans le domaine religieux, et de l'aristocratie, généralement légitimiste (royaliste ultra) dans le domaine politique, toutes les deux se retrouvant dans le domaine culturel. Chassés du pouvoir par la Révolution de juillet 1830, les nobles légitimistes repliés sur leurs domaines

s'attachent la population rurale en participant activement à la modernisation des campagnes (nouvelles méthodes de culture, comices agricoles, fermes-écoles...). C'est donc vers ces notables, disponibles et instruits, que se tournent les ruraux pour leur confier les postes politiques au niveau local (municipalité, canton) voire national (députation, Sénat). Progressistes au niveau économique, ils sont conservateurs au plan social et souvent réactionnaires sur la question politique. Ils sont influencés par des érudits régionaux comme de La Villemarqué et Arthur de La Borderie qui « *inventent* » la Bretagne dans les années 1830 en élaborant des représentations codifiées de la Bretagne à partir d'éléments empruntés aux signes extérieurs de la culture matérielle rurale (costumes, coutumes, rites, superstitions...), au paysage (océan, landes, granit...) à la langue (le Breton mais pas le Gallo pourtant majoritaire) et aussi à ce qu'ils appellent « *la race* ». Représentations codifiées que l'on retrouve sous la plume du rédacteur de *La Semaine religieuse* cité plus haut. Pour ces aristocrates légitimistes et bretons, la Bretagne devient un lieu d'investissement où, sur une opinion conservatrice fortement teintée de catholicisme, ils vont projeter la vision idéalisée d'une société agraire vivant sans conflit sous la houlette de ses maîtres traditionnels comme cela aurait existé (mais ce ne fut jamais le cas) dans les siècles passés. Dans la commune voisine d'Avessac, le marquis Régis de L'Estourbeillon s'inscrit très tôt dans ce courant, y milite, en devient un organisateur puis un leader.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale cet activisme breton, identitaire, n'est le fait que d'une minorité : des aristocrates et des membres du clergé. La population reste à l'écart de comportements jugés comme archaïques mais s'habitue à un environnement religieux et culturel de plus en plus teinté de folklore breton surtout quand il s'agit de sainte Anne, proclamée par le pape patronne de la Bretagne en 1914.

## Le pèlerinage et la Grande Guerre

Pour ceux qui depuis longtemps, surtout dans l'aristocratie et le clergé, combattent la République, et avec encore plus de force depuis la loi de 1905 de Séparation des Églises et de l'État, la guerre de 1914-1918 va permettre de réconcilier la foi religieuse et la foi patriotique. En 1915, c'est l'abbé Louis Lemoine, supérieur de l'Externat des Enfants nantais (lycée catholique nantais) qui prononce le sermon du pèlerinage à Sainte-Anne de Lieu-Saint. Le curé de Guénouvry résume ainsi son propos dans le *Livre de paroisse* : « *L'orateur dit quel trésor était pour la France, la province des traditions chrétiennes et des grandes familles, celles qui peuvent combler les vides de ses bataillons décimés; l'orateur fait entrevoir le jour où les barbares ayant regagné leurs repaires, la Bretagne continuant sa tâche, devra se faire apôtre de la nation française pour que dans la Grande-Patrie, il n'y ait plus une Bretagne catholique mais qu'une France catholique.* »

En décrivant la mission confiée à la Bretagne, l'abbé Lemoine montre que l'Église, malgré la guerre, n'a pas abandonné son projet de reconquête idéologique de la France lancé au début du siècle. Son intervention associant guerre, foi et Bretagne préfigure ce qui se concrétisera sous la forme d'un monument (le mémorial des Bretons morts pendant la Grande Guerre) qui sera érigé à l'initiative des

évêques bretons à... Sainte-Anne d'Auray, en 1932.

En cette année 1915, comme dans celles qui vont suivre, le pèlerinage est revenu au dimanche qui suit la fête de Sainte-Anne. Le curé s'en explique : « *La guerre retenait à la frontière presque tous les hommes valides. De là il résultait le manque de bras pour le travail. En le mettant un jour de travail un grand nombre auraient été privés d'assister à ce pieux pèlerinage s'il n'avait pas été fixé au dimanche.* »

Le 1<sup>er</sup> août 1915 c'est un enfant du pays qui célèbre la messe à la chapelle devant un public plus clairsemé et plus féminin qu'à l'habitude : l'abbé Eugène Amossé, chanoine archiprêtre de la cathédrale de Luçon et, signe des temps, « *en ce moment soldat infirmier au Grand Lycée de Nantes [actuel Lycée Clemenceau].* »

Pendant les années de guerre les pèlerins viennent toujours à la chapelle de Lieu-Saint honorer sainte Anne, « *implorer sa miséricorde et obtenir la paix dans notre chère patrie* », mais le curé ne fait plus qu'un timide écho du pèlerinage dans le *Livre de paroisse*. Le curé Dugast, âgé et fatigué quitte Guénouvry en juillet 1917. Il est remplacé par l'abbé Siméon Hervé qui, après quelques années d'observation décide de modifier le déroulement du pèlerinage lui donnant l'aspect qu'il gardera jusqu'en 1954.

*Le monument élevé en 1932 à la mémoire des Bretons morts pour la Patrie lors de la Première Guerre mondiale*



## Apparition d'une grotte de Lourdes à Lieu-Saint

Un pèlerinage est le reflet d'une religion avec ses croyances, ses rites, confrontée à une société qui évolue. C'est aussi une caisse de résonance des débats, des turbulences d'une époque. C'est le cas du pèlerinage de Sainte-Anne de Lieu-Saint qui, avec le développement des moyens de communication dans la période de l'entre-deux-guerres, va rayonner bien au-delà de son noyau de paroisses originel comme l'écrit dans le *Livre de paroisse*, avec lyrisme et beaucoup d'exagération, le curé de Guénouvry : « Point n'est besoin d'aller à Sainte-Anne-d'Auray pour voir accourir nombreux les pèlerins fidèles à prier la Patronne de notre Bretagne. Le sanctuaire antique érigé en l'honneur de Sainte Anne sur ces coteaux ravissants de Lessaint qui dominent la riante vallée du Don et qui, au dire des connaisseurs et des amis du beau font de Guénouvry une petite Suisse, attire chaque année des paroisses entières le jour du pèlerinage de notre grand-mère du Ciel. » Une déclaration bien dans l'esprit du temps.

En 1919, du haut du rocher de Lieu-Saint, le curé de Guénouvry ne regarde pas vers la Suisse mais vers les Pyrénées où, depuis une quarantaine d'années, un pèlerinage est devenu le plus important de France : Lourdes où, en 1858, Bernadette Soubirous eut l'apparition, dans une grotte, de l'Immaculée Conception [la Vierge Marie]. Cette dévotion fut l'occasion d'un nouvel élan pour le catholicisme marial et, dans de nombreuses paroisses, on aménagea une « grotte de Lourdes » lieu d'une religion répondant mieux à la sensibilité populaire que les cérémonies en latin célébrées dans les

églises. Dans le rocher de Lieu-Saint, qu'il baptise Lessaint, le curé Hervé va faire d'une pierre deux coups : il aménage une « grotte de Lourdes » et en même temps éloigne le pèlerinage de la fête foraine dont le bruit l'indispose. Voici ce qu'il écrit dans le *Livre de paroisse* en 1920 :

« La difficulté d'obtenir un grand silence pendant le sermon qui fut toujours donné à la porte de la chapelle sur la pierre traditionnelle nous décida à organiser une esplanade en-dessous du rocher qui surplombe la vallée et qui ressemble à un gracieux piédestal pour cette chapelle. Les enfants des catéchismes d'abord, puis les jeunes filles et enfin les hommes de bonne volonté travaillèrent à qui mieux mieux pour débroussailler la pente de la colline, frayer un chemin et faire un terrassement qui permet de créer une terrasse en face du rocher abrupt. Une excavation se présentait de ce rocher. On lui donna un peu plus de profondeur et enfin, le 11 mai 1920, Monsieur le curé fut heureux de bénir une superbe statue de N-D. de Lourdes que Mr et Mme Victor Metayer de Guéméné s'étaient fait un plaisir de lui offrir. »

« C'est devant cette statue au-dessous du plateau où se tient la foule parfois bruyante que, désormais se chanteront les vêpres et que le prédicateur glorifiera Sainte Anne. Afin de ne point la détronner de cette pieuse cérémonie, la statue de la Vierge Immaculée qui est l'éclosion de l'amour chaste et pur de Sainte Anne et de Saint Joachim se trouve encadrée par les bannières de ses augustes parents. La fête de Ste Anne de Lessaint est donc vraiment la fête de presque toute la sainte Famille. »



La statue de Marie  
Immaculée  
Conception dans la grotte  
de Lieu-Saint

## Pas de pèlerinage sans procession

---

Plutôt que d'organiser le pèlerinage le jour de la Sainte-Anne (26 juillet) comme c'était le cas avant la guerre, le curé Hervé maintient le système mis en place par son prédécesseur : pèlerinage le dimanche qui suit la fête de Sainte-Anne. Le 26, pour quelques fidèles pèlerins on célèbre deux ou trois messes basses à la chapelle à 6 h, 7 h et 9 h. Le dimanche, une grand'messe solennelle est célébrée à 10 h 30 dans l'église de Guénouvry par un prêtre invité d'honneur entouré des curés, vicaires et séminaristes des paroisses voisines. Après le repas, à 15 h. on retourne à l'église pour une bénédiction du Saint-Sacrement. Vers 15 h 30, la procession se forme à la porte de l'église pour rejoindre la chapelle de Lieu-Saint. Ce long cheminement sous les grandes tombées du soleil au plus chaud de la journée, le curé Hervé a essayé de le supprimer prétextant que : « *Les habitants de Guénouvry recevant leurs parents et amis à l'occasion de la fête, leur évitaient la fatigue du voyage en les voiturant jusqu'au village du Tahan. Mr le curé ne pouvait alors obtenir qu'un petit noyau de pèlerins pour organiser une maigre procession.* » En conséquence de quoi, les pèlerins furent priés de se rassembler au Tahan pour gravir, derrière croix et bannières, la colline de Lieu-Saint.

La décision du curé suscita des récriminations parmi ses paroissiens. Ceux de Conquereuil boudèrent le pèlerinage. C'est qu'ils y tiennent à leur procession comme l'écrit le rédacteur de *La Semaine religieuse* : « *Quelle que soit l'importance des cérémonies du matin, tout vrai pèlerin de Sainte-Anne vous dira que la procession à la chapelle est le point essentiel du pèlerinage. Pour y accéder, la route est parfois bien longue... Mais quel bonheur, quand on devine, derrière le rideau de pins, la chapelle Sainte-Anne ; quelle satisfaction de découvrir, à mesure que l'on monte, les larges horizons bleus ; quelle édification d'apercevoir cette foule recueillie, qui attend patiemment l'arrivée de la procession ! Partout, aux abords de la chapelle, sur la lande et sur les pointes de rochers à fleur de terre, des groupes stationnent sous la caresse généreuse du soleil.* »

Pour les pèlerins qui processionnent vers le Lieu-Saint, le sentiment d'élévation spirituelle est indissociable du sentiment d'altitude ; ils veulent le ressentir dans leur corps en gravissant la colline où les attend sainte Anne. Le curé rétablit donc la procession au départ de Guénouvry en 1921 ; avec un lustre supplémentaire. Marchent en tête les tambours et clairons de la clique (la fanfare)

de Guémené sous les ordres du vicaire de la paroisse, renforcés les années suivantes par la clique de Conquereuil. Suivent les gymnastes, tout habillés de blanc et « *les enfants en habits de communians* » parfois installés dans des charrettes tirées par des bœufs, précédant la croix et la bannière, puis les femmes et jeunes filles. Les hommes ferment la marche.

## Un pèlerinage au service d'un catholicisme intégral et...

---

La présence nouvelle des cliques et gymnastes témoigne de cette reconquête idéologique du pays par l'Église évoquée plus haut. Dans les années 1890-1910, la politique anticléricale du gouvernement a provoqué un changement important de l'attitude du clergé français. Pour résister à ce qu'il considère comme un retour de la Révolution, de la persécution et, plus largement, aux assauts du siècle, au modernisme briseur de tradition, en s'appuyant sur les milieux politiques les plus conservateurs, il engage vis-à-vis des fidèles qui s'accommodent de la République, une reconquête idéologique porteuse d'un projet de société. Il met en place un catholicisme intégral qui accompagne le chrétien du berceau à la tombe à travers des œuvres militantes (les « *mouvements* ») destinés aux enfants, aux jeunes hommes, aux jeunes filles, aux couples mariés, aux vieillards. Ainsi, l'encadrement de la jeunesse passe, entre autres choses, par la promotion de la communion, de plus en plus « *solennelle* » qui marque l'entrée dans le premier âge adulte où le jeune intègre le « *patronage* ». Il y trouve des activités sportives, la fanfare, le théâtre (une troupe pour les garçons, une autre pour les filles), le cinéma parfois, sous la houlette du jeune vicaire de la paroisse promu animateur socio-culturel.

Dans la procession qui chemine vers Lieu-saint, on récite le chapelet, on chante des cantiques, à sainte Anne, mais aussi à la Vierge Marie, nouvelles manifestations du renouveau marial évoqué lors de l'aménagement de la grotte de Lourdes. À la grotte, on chante les vêpres puis le prédicateur du jour, prêtre invité, missionnaire, Franciscain, Prémontré...prononce le sermon. Ensuite la procession se reforme, monte jusqu'à la chapelle dont elle fait trois fois le tour avant d'y pénétrer « *pour recevoir les grâces et bénédictions de notre bonne Mère.* »

Les pèlerins s'accordent une demi-heure de repos puis : « Les clairons sonnent le rappel et on se reforme en procession pour le retour à l'église paroissiale. » (curé Hervé)

### ... intransigent sur la morale

Ce catholicisme intégral se veut aussi intransigent sur le plan de la doctrine et de la morale. Pour garder, ou ramener, les paroissiens dans le droit chemin il y a la prédication, celle des dimanches et du pèlerinage, reprise dans le Bulletin paroissial et soutenue par la « Bonne presse ». Les deux sermons de la Sainte-Anne (à la messe du matin et à la chapelle) sont bien sûr consacrés à celle que l'on nomme, « la Bonne Mère », « La Bonne Mère Sainte Anne patronne des Bretons », « la grand-mère du Ciel », personnage polymorphe tantôt mère, grand-mère, femme, jeune fille à l'occasion, selon la cause défendue par le prédicateur. La sainte se prête d'autant mieux à cette polyvalence que : « On ne connaît rien de sa vie sinon une seule chose qui suffit

Dans la grotte de Lieu-Saint, la statue de 1938 représente sainte Anne apprenant à lire à la Vierge Marie

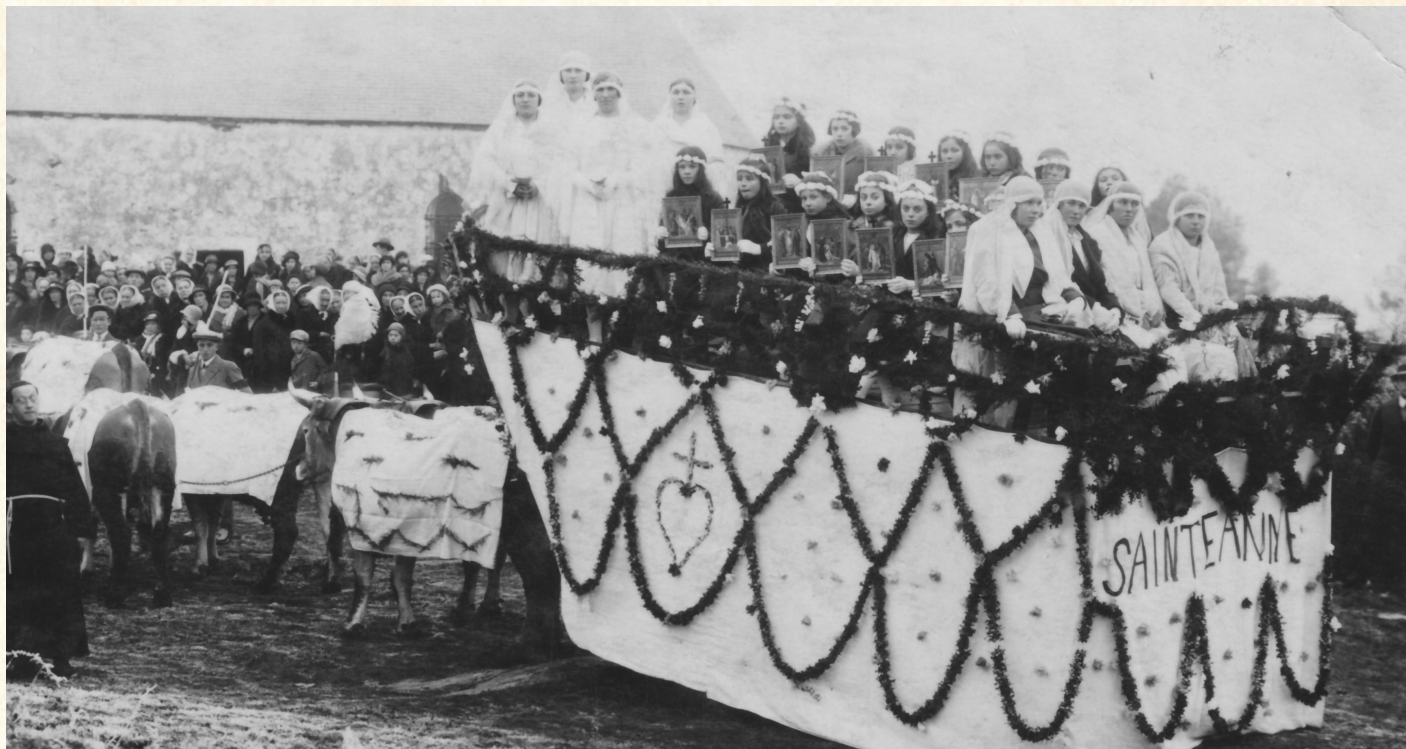


largement à sa gloire : c'est qu'elle est la mère de la Bienheureuse Vierge Marie ». Le Révérend Père Daniel, supérieur des missionnaires montfortains de Pontchâteau, qui prononce ces mots en 1930 se réjouit ensuite : « De cette obscurité voulue par Dieu. » On comprend son bonheur quand on voit comment lui et ses confrères façonnent une sainte Anne conforme à leurs préoccupations du moment.

Mère de Marie, c'est dans le personnage de l'éducatrice chrétienne que la Bonne Mère revient le plus souvent dans les sermons. Pour restaurer une société française chrétienne dans ces « années folles » où, après les années de guerre, la morale se relâche, l'Église compte sur la famille, cellule de base de la société dont le pilier est la femme chrétienne chargée de l'éducation des enfants. Le prédicateur « préféra nous parler de Sainte Anne éducatrice et par là-même du rôle des mères chrétiennes. Il insista sur les devoirs de la mère dans la formation chrétienne de l'enfant, devoir que ne peuvent remplir aussi efficacement ni le prêtre, ni l'instituteur. » (Livre de paroisse, 1930) Honte à celles qui oublient leurs devoirs, car : « C'est la loi de Dieu et violer cette loi est une faute plus grave que de leur refuser la nourriture ou de leur arracher la vie. » (1926)

L'éducation religieuse des enfants passe aussi par l'école et celle-ci ne peut être que chrétienne. En 1930, Guénouvry se prépare à ouvrir une école catholique de filles. Sainte Anne (c'est aussi le nom donné à l'école) arrive à point nommé pour inciter les paroissiens à ouvrir leurs bourses : « Sainte Anne n'a pas hésité à se séparer de son enfant bien aimé pour lui procurer une éducation religieuse au temple. Ne craignons pas nous non plus les dépenses et les sacrifices pour assurer à nos enfants une éducation supérieure aux rudiments de l'arithmétique et aux premiers ânonnements de la géographie. » (1930)

Les mères sont aussi des épouses, les gardiennes obéissantes et soumises du foyer comme le rappelle le R.P. Chapdelaine, un Franciscain, lors du pèlerinage de 1929 : « Apprenez dit-il en s'adressant aux mères, à ne jamais vous soustraire aux charges de la famille et à obéir toujours à la loi que vous impose le sacrement de mariage. » Le prédicateur de 1936 résume d'une formule le modèle que représente sainte Anne pour la femme chrétienne : « La fidélité de l'épouse, le dévouement de la mère et la piété de l'aïeule. » Il ne manque que la jeune fille. Elle n'est pas oubliée dans les sermons des années 1920-1930. Bien au contraire.



Dimanche 24 décembre 1933. On est à la veille de la clôture d'une mission commencée le 10 décembre et prêchée par le R.P. Exupère, un Franciscain de Nantes que l'on aperçoit à gauche. On la clôture en installant un chemin de croix dans la chapelle. Dans le Livre de paroisse, le curé raconte : « Le dimanche 24 décembre, après le salut du Saint-Sacrement, dans un char magnifiquement décoré par les bons paroissiens du Verger, traîné par 6 gros bœufs caparaçonnés, monté par 14 petites filles portant chacune un petit tableau du Chemin de la Croix, précédé par 20 cavaliers, la procession se mit en marche pour la chapelle de Lessaint au chant des cantiques. » Sur cette photo, la procession vient d'arriver à la chapelle que l'on aperçoit en arrière-plan. Dans le char, les petites filles portant les tableaux sont encadrées, à gauche, par leurs aînées qui ont fait leur communion solennelle en 1933 et, à droite, par les membres de la confrérie des Enfants de Marie qui, selon le curé, réunit : « l'élite des jeunes filles de la paroisse. » La foule des fidèles regarde : les femmes en coiffe ou chapeau-cloche ; les hommes en casquette ou chapeau mou. Le chemin de croix sera béni le 25 janvier 1934. (Carte postale de J. Leparoux photographe à Plessé ; collection privée)

Future mère de famille, sa vertu est l'une des grandes préoccupations du clergé : « *Le prédicateur prêche aux jeunes filles la modestie et la sainte pudeur.* » (1930) Le combat contre la danse redouble d'intensité car son caractère « *satanique* » s'accroît au travers des danses de couples (polkas, valse). On fustige ceux et celles qui « *tangotent* ». Nouveau danger pour la vertu des jeunes filles dans les « *années folles* », la mode : on découvre jambes et bras ; le décolleté montre la gorge ; les cheveux coupés dégagent la nuque. Certains curés n'hésitent pas à parler de « *femmes mutilées* » après qu'elles sont passées chez le coiffeur. L'évêque de Nantes, Monseigneur Le Fer de La Motte, interdit aux femmes catholiques de porter des vêtements en jersey : trop moulants. Dans cette lutte contre le dévoilement du corps le R.P. Chapdelaine, du haut de Lieu-Saint, en appelle à sainte Anne : « *Apprenez dit-il aux jeunes filles, à vous respecter, à imiter les vertus de Sainte Anne ; comme elle, soyez modestes, soyez pures, que vos toilettes ne soient pas inconvenantes et ne portent jamais au vice les regards de ceux près de qui vous vivez. Les païennes devenues chrétiennes se civilisent en s'habillant*<sup>13</sup> ; de nos jours il y a des chrétiennes qui se paganisent. » Sainte Anne contre Coco Chanel !

## Un pèlerinage reflet de son temps

Les marins invoquent sainte Anne contre les périls de la mer ; les prédicateurs de Lieu-Saint l'implorent contre des périls plus terre à terre : ceux de la politique. L'arrivée au pouvoir, en 1924, du Cartel des gauches fait craindre aux milieux religieux et conservateurs la reprise d'une politique anticléricale. Le 1<sup>er</sup> mars 1925, sous la conduite de leur curé, 38 hommes de Guénouvry participent à la grande manifestation (80 000 participants selon les organisateurs, 60 000 selon le journal *Ouest-Éclair*) organisée par la Fédération Nationale Catholique à Nantes pour : « *nous défendre contre les sectaires francs-maçons qui ont entrepris de chasser Dieu de notre société* » selon l'un des organisateurs. Le curé écrit que les paroissiens de Guénouvry : « *ont été heureux d'applaudir les grands orateurs catholiques, ayant à leur tête le Général de Castelnau. Ils sont rentrés chez eux bien décidés à toujours revendiquer leurs droits contre les ennemis de la Religion.* » En 1927, le R.P. Baron, des Missions africaines, qui prêche au pèlerinage appelle, au nom de sainte Anne : « *à lutter avec une énergie inlassable contre les ennemis de Notre Seigneur Jésus-Christ qui s'appliquent avec une rage satanique à déchristianiser notre pays.* »

<sup>13</sup> • Allusion aux femmes d'Afrique ; la messe du pèlerinage est parfois célébrée à cette époque par le R.P. Tourillon, un enfant du pays missionnaire chez « les peuplades infidèles de la Côte d'Ivoire en Afrique » selon le Livre de paroisse de 1930.

En 1934, le sermon à la grotte du chanoine Lemoine, vicaire général du diocèse: « fut tout entier d'actualité parlant de la crise économique, nationale, internationale, morale. » (Livre de paroisse) Crise économique : « Poussés par le désir d'acquiescer des richesses, les capitalistes n'ont pas tenu compte de la loi de prudence et de modération qui s'imposait dans la production et dans l'achat des produits et des récoltes : maintenant, paysans, vos greniers crèvent sous le poids du blé dont personne ne veut. <sup>14</sup> » « Il y a la crise nationale à la suite des scandales les plus hideux qui ont porté atteinte à notre honneur national. <sup>15</sup> » « Il y a la crise internationale, après les sanglants événements qui viennent de se passer au-delà de nos frontières <sup>16</sup>. Qui dit que nous ne reverrons pas les sombres jours de 1914 ? » « Il y a la crise morale » et le prédicateur de dénoncer l'esprit de jouissance qui s'est emparé des hommes au détriment de la recherche du salut de l'âme. « Toutes ces crises ont éclaté parce qu'on a organisé le monde comme si Dieu n'existait pas, parce qu'on a chassé Dieu de partout. Il n'y a que Dieu qui puisse sauver le monde. » Alors, on supplia sainte Anne « de nous rendre des mœurs pures et d'affermir la foi dans nos âmes. » En tournant trois fois autour de la chapelle, la foule chanta :

« Protège-nous, Sainte Anne, »  
« Nous sommes tes enfants. »

L'année 1936, celle du Front Populaire, résonna comme un coup de tonnerre à Lieu-Saint : « Dans l'après-midi du samedi 25 juillet, on entendit comme une détonation soudaine au-dessous de la chapelle. Les quelques personnes présentes dans la chapelle sortirent et descendirent vers la grotte et se trouvaient en face d'un cadavre. La statue de la Sainte Vierge avait été renversée et gisait, brisée, au bas de la grille après avoir tordu la barre de fer. » (Livre de paroisse). Les gendarmes alertés retrouvèrent les coupables : les enfants des forains installés pour le pèlerinage du lendemain. Le curé de Guénouvry, Sulpice Labbé, parle d'abord « d'un pénible incident. Nous ne voulions pas y voir malveillance. » Mais le lendemain dimanche 26 juillet, le ton n'est plus le même et le pèlerinage prend une autre coloration : « Ce fut une journée de prières et de réparation. Mais aussi une magnifique profession de foi. Les temps troublés et menaçants que nous vivons sous le régime infidèle de la Franc-maçonnerie contribuèrent beaucoup à ce renouveau de piété. » Le prédicateur, un Franciscain, appela les pèlerins « non seulement à pratiquer leur foi, mais à la manifester publiquement surtout à cette époque où elle est si diaboliquement

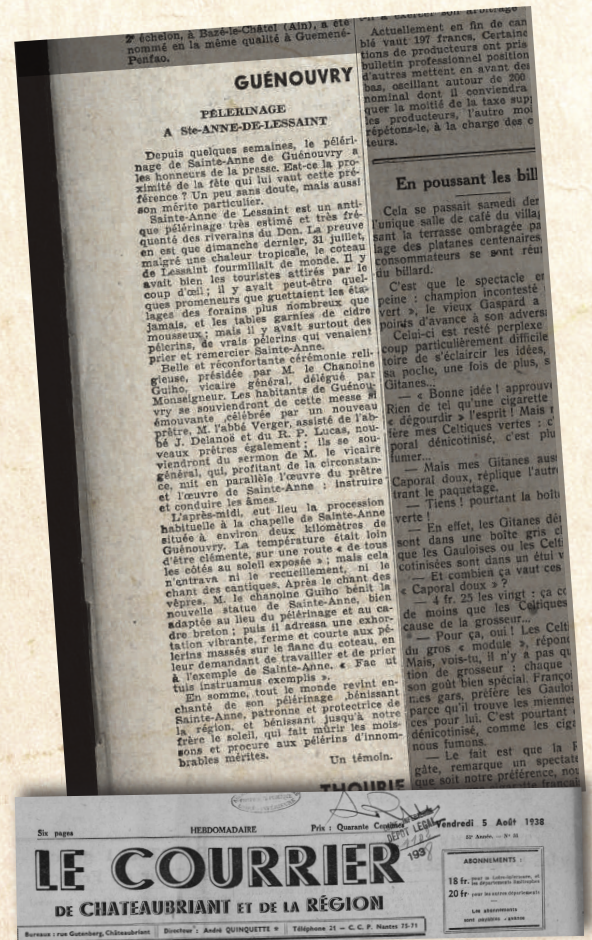
combattue. Si nous voulons éviter la guerre civile comme en Espagne et même la guerre étrangère il nous faut croire et pratiquer l'Évangile. »

En 1938, le curé Sulpice Labbé remplaça la statue brisée de la Vierge Marie par une autre statue... de sainte Anne. On demanda au nouvel évêque de Nantes, Monseigneur Villepelet de venir la bénir. Le 31 juillet 1938, il envoya son vicaire général, le chanoine Guiho. Celui-ci, alors que dans le pays les salariés, après avoir obtenu la semaine de 40 heures s'approprièrent pour la troisième année consécutive à profiter de quinze jours de congés payés, déclara dans son sermon : « Soyez de fidèles imitateurs de Sainte Anne, modèle de travail dans un siècle qui n'en connaît plus la noblesse et la vertu préservatrice. »

14 • De longs extraits du sermon ont été publiés les jours suivants dans *Le Courrier de Châteaubriant*.

15 • Allusion à l'affaire Stavisky

16 • En Allemagne « Nuit des longs couteaux » ; coups d'État en Autriche, Estonie, Lettonie, Bulgarie.



La presse locale, ici *Le Courrier de Châteaubriant* et de sa région du 5 août 1938, rend compte du pèlerinage à Sainte-Anne - Source Archives Départementales de Loire-Atlantique.





## Catholiques et Bretons toujours

Le remplacement, dans la grotte, de la statue de la Vierge Marie par celle de sainte Anne, patronne de la Bretagne, désormais seule maîtresse des lieux<sup>17</sup>, n'est pas anodin. La revendication de l'identité bretonne jusqu'alors réservée à quelques milieux s'étend, à cette époque, au clergé paroissial qui contrôle la vie culturelle dans le monde rural. À chaque pèlerinage, les prédicateurs raniment le culte de la « *Bonne Mère Sainte Anne patronne des Bretons* » (1935) et rappellent que : « *Nous sommes tenus par là à plus d'amour pour la patronne de notre Bretagne.* » (1937). « *Notre Bretagne* » est d'abord catholique : « *La Bretagne fidèle à ses traditions chrétiennes.* » (1931). « *Catholiques et Bretons toujours* » répète le prédicateur de 1934, le chanoine Lemoine, vicaire général du diocèse reprenant le cantique à sainte Anne qu'on chantera jusque dans les années 1960 :

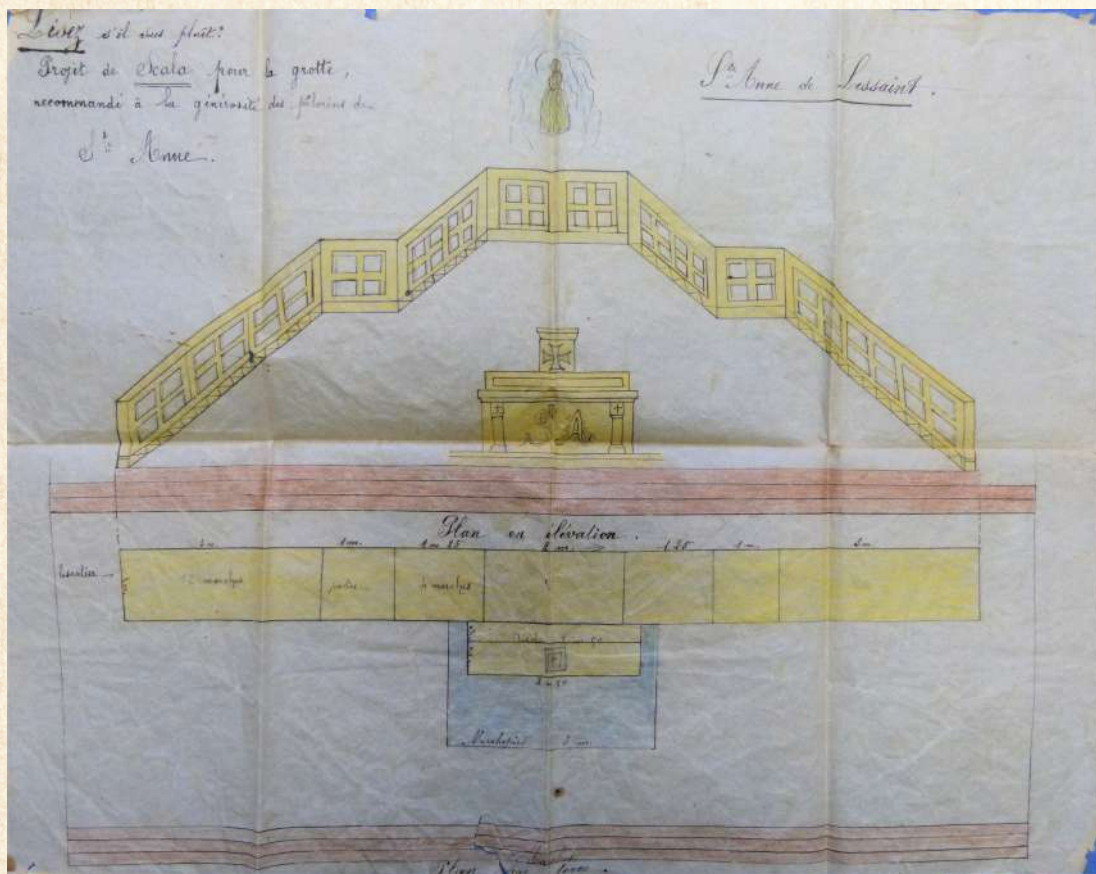
« *Sainte Anne ô mère chérie* »  
 « *Garde au cœur des Bretons  
 la foi des anciens jours* »  
 « *Entends du haut du ciel le cri de la patrie* »  
 « *Catholiques et Bretons toujours.* »  
 Un autre prédicateur engage les pèlerins :  
 « *à conserver leur foi bretonne.* » (1937)

La « grotte de Lourdes » de Lieu-Saint devenue « grotte Sainte-Anne » aujourd'hui.

La Bretagne devient une terre d'exception par : « *Le choix de Dieu qui a si providentiellement conservé statues et reliques de la Bonne Mère ; elle l'est aussi de par le choix de la race bretonne dont Sainte Anne a eu la ténacité, la simplicité et l'esprit profondément religieux.* » (1936) Cette « *race bretonne* » a une mission : régénérer le pays qui se laisse aller, en cet été 1936, aux plaisirs du siècle.

La chapelle aussi est « *régénérée* ». Pour correspondre aux représentations codifiées de la Bretagne : « *le crépi des murs a fait place à un extérieur digne des plus belles chapelles bretonnes.* » (Livre de paroisse, 1935). Ainsi la chapelle se retrouve « *pierres apparentes* » exposant aux pèlerins ses murs mal appareillés, balafrés de lézardes rafistolées et de tirants de fer formant de grands X.

17 • À partir de 1941 le curé de Guénouvry ne parle plus de la « grotte de Lourdes » mais de la « grotte de Sainte Anne » ou de « la grotte Sainte-Anne »



« Projet de Scala pour la grotte, recommandé à la générosité des pèlerins de Ste Anne » Plan en élévation et en dessous plan à terre.

Un des rêves du curé : une scala comme à Sainte-Anne-d'Auray (Archives épiscopales)

Depuis sa reconstruction elle a connu bien des aménagements cette chapelle : dallage en 1896<sup>18</sup>, réfection de la toiture en 1927, installation d'un chemin de croix en 1934, restauration des murs en 1935. À plusieurs reprises le curé de Guénouvry a voulu la transformer pour en faire une petite Sainte-Anne-d'Auray locale capable d'attirer encore plus de pèlerins : « Monsieur le curé voudrait construire sur la façade de l'édifice une sorte d'ambon d'où le prédicateur se ferait mieux entendre ; il voudrait ménager un abri pour les pèlerins. » (1933) Il voudrait aussi : « voir un jour, à côté de la chapelle se dresser une grande et belle statue de Sainte Anne qui puisse étendre à toute la vallée du Don son geste d'amour et de bénédiction. » (1926) Demande réitérée mais jamais satisfaite. Le curé dut se contenter en 1938 d'une sainte Anne de plâtre squattant la « grotte de Lourdes » de sa mère sur une colline de Lieu-Saint plus bretonne que jamais.

Les habitants de Guéméné-Penfao et communes voisines étaient Bretons depuis que la Bretagne existe sans le revendiquer haut et fort. En septembre 1789 ils s'étaient même prononcés pour la suppression des privilèges de la province de Bretagne. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup>, des aristocrates, des prêtres, puis des intellectuels issus de la petite bourgeoisie leur construisirent une nouvelle identité bretonne à laquelle ils adhérèrent plus ou moins quitte à se déposséder de leur personnalité première. Le 26 juillet 1942,

le pèlerinage devient le « pardon de Sainte-Anne » (nom que lui donnait depuis 1906 le journal *L'Union bretonne*).

Parmi les demandes récurrentes de l'organisateur du pèlerinage il y a celle-ci : « Monsieur le curé voudrait éloigner la fête foraine dont les éclats bruyants viennent parfois troubler le recueillement du saint lieu. » (1933) Après l'incident de 1936 le curé espère : « que Monsieur le maire de Guéméné portera contre eux [les forains] un arrêt d'interdiction. » Mais l'année suivante les forains sont là, ainsi qu'en 1938 : « Malgré une chaleur tropicale le coteau de Lessaint était noir de monde. S'il y avait des touristes admirateurs des beaux sites et des forains trop nombreux et indésirables, il y avait surtout des pèlerins qui venaient prier Sainte Anne. » (curé Sulpice Labbé) Un autre témoin, le rédacteur de *La Semaine religieuse*, rend compte aussi de ce pèlerinage de 1938 : « C'est toujours un spectacle pittoresque que cette vaste esplanade où grouille la foule des promeneurs et des pèlerins au milieu d'un chaos indescriptible de boutiques foraines et de tentes. »

Malgré les crises et les difficultés du moment, malgré l'austérité morale prônée par les prédicateurs le pèlerinage au cœur de l'été, moissons rentrées, reste une grande respiration, une fête religieuse mais aussi profane. Les âmes se recueillent ; les corps se libèrent.

18 « Jusqu'à ce moment, la chapelle n'avait aucun dallage ; la terre était à découvert, sauf dans la partie du chœur où des palis en pierres vertes la recouvraient. » (Livre de paroisse, 1896)

## Le pèlerinage à l'heure allemande

L'été 1939 fut plus maussade et le pèlerinage mouillé à cause de : « *La pluie qui commençait à tomber en averse pendant le chant des vêpres et surtout pendant le sermon.* » Sous les parapluies on se serra autour de sainte Anne : « *que nous étions venus prier pour la paix menacée dans le monde.* » (30 juillet 1939) Peut-être gênée par le bruit de la fête foraine, la Bonne Mère n'entendit pas la supplique de ses fidèles pèlerins. Un mois plus tard, le 3 septembre 1939, la France déclarait la guerre à l'Allemagne.

L'année suivante, « *La grand-messe fut célébrée à 12 h. (heure allemande)* » (journal Ouest-Éclair) C'est dans un pays encore sous le choc de la défaite que se déroule le pèlerinage à sainte Anne : « *Le pèlerinage a été une leçon de prière, de pénitence et de confiance* » écrit le curé de Guénouvry. Pénitence ! 300 fidèles sont venus de Guémené à Lieu-Saint à pied en signe d'expiation. Mais qu'ont-ils à se faire pardonner ? Le prédicateur tonne du haut du rocher : « *Nous devons mettre l'effort dans notre vie chrétienne, nous devons réagir contre ce laisser-aller.* » Propos qui reprennent en écho ceux prononcés le 20 juin précédent par le maréchal Pétain : « *Depuis la victoire [de 1918] l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort on rencontre aujourd'hui le malheur.* » Quatre ans plus tard, au pèlerinage de 1944, le prédicateur, un Capucin, donnera une autre cause à cette étrange défaite : « *Notre Patrie meurtrie, mais coupable et aussi coupable que les autres peuples en guerre les uns contre les autres, car la France avait chassé Dieu de nos écoles, de nos tribunaux, de nos hôpitaux, de notre armée. Et aux vêpres il nous dit que nous devons prier, faire pénitence et nous convertir.* » (Livre de paroisse).

Après avoir fait pénitence, au pèlerinage de 1940, on implora sainte Anne : « *Qu'elle nous garde la foi, qu'elle fasse toujours fleurir en nous les vertus bretonnes.* » En ces premières années d'Occupation, où le mouvement nationaliste breton connaît un essor aussi passager qu'ambigu, sainte Anne, sous la plume du curé de Guénouvry ou des prédicateurs invités, exalte plus que jamais ces « *vertus bretonnes* » : « *Le prédicateur développa le fondement de notre dévotion à Sainte Anne, dit la fidélité historique des Bretons à leur patronne et exposa les bienfaits dont celle-ci les honore. La fidélité à sainte Anne est la sauvegarde de nos vertus bretonnes : esprit de foi, sens de l'honneur, culte des morts, grandeur chevaleresque, amour*

*des pauvres, ténacité. L'orateur cita les vers fameux de Brizeux*<sup>19</sup> :

« *Oui, nous sommes encore les fils de l'Armorique* »

« *La race valeureuse et pourtant pacifique.* »

« *Comme aux temps primitifs portant de longs cheveux* »

« *Car rien ne peut fléchir quand elle a dit : « Je veux ! »* (Livre de paroisse, 1941)

L'année suivante, le 1<sup>er</sup> août 1943, l'évêque de Nantes, pour la première fois, vint présider le « *pardon de Sainte-Anne* ». La grand-messe fut plus solennelle que jamais et la procession plus bretonne : « *Bientôt voici, comme à Keranna [Sainte-Anne-d'Auray], la lande avec ses larges bouquets de bruyère rose. « ô sainte Anne, ô Mère chérie chante la foule ».* Au sommet du coteau se dresse une chapelle bien bretonne, simple, trapue et solide... Ici pas de splendide basilique comme à Sainte-Anne-d'Auray mais un site agreste à la sauvage beauté. Ici comme là-bas, il y a des cœurs bretons qui aiment la Bonne Mère, protectrice de nos contrées » écrit le rédacteur de *La Semaine religieuse*. Prenant la parole, l'évêque déclare : « *Sainte Anne aime les Bretons, mais les Bretons aiment Sainte Anne* » puis il passe en revue tous les pèlerinages à la sainte qui se déroule en ces jours depuis Sainte-Anne-La-Palud en Finistère jusqu'à Sainte-Anne de Vue, près de Paimboeuf, sans oublier bien sûr Guénouvry « *qui tient une place de choix* ». Dans son sermon, comme tous les prédicateurs avant lui, il évoque le modèle que représente pour toutes les mères, tous les parents, sainte Anne l'éducatrice de la Vierge Marie : « *Les parents ont à l'imiter dans l'éducation de leurs enfants. Vigilance, discipline, autorité sont plus que jamais nécessaires aux heures graves que nous vivons. Il s'agit de l'avenir de notre France.* »

En ces années de guerre tous les pèlerinages se terminent par une prière pour la France et les prisonniers : « *Puis dans une émouvante péroration, le prédicateur invita les pèlerins à prier Sainte Anne pour le salut de la France et à lui demander pour nos prisonniers le réconfort, la consolation et l'espérance.* » (1941) ; « *En ces heures dangereuses nous devons prier pour la France et les chers exilés.* » (1942)

En mai-juin 1940 l'armée allemande a fait une ample moisson de prisonniers de guerre français : 1 850 000. Pour les familles désemparées, pour les campagnes privées de bras, pour le pays tout entier le traumatisme

19 • Auguste Brizeux (1803-1858)  
chantre du romantisme spirituel breton.

est profond. Les détenus deviennent une cause nationale, non dénuée d'intérêt pour le gouvernement de Vichy en mal de légitimité. Dans les communes, les villages, on se mobilise (kermesses, spectacles) pour récupérer de l'argent qui servira à envoyer des colis aux prisonniers. L'évêque organise des journées diocésaines avec messe et quête. Sainte Anne est bien sûr objet de toutes les sollicitations ; aussi le retour des prisonniers, en 1945, est-il l'occasion d'un grandiose pèlerinage de remerciements à la Bonne Mère de Lieu-Saint.

D'autant plus grandiose que le pèlerinage de 1944 n'a pu se dérouler dans des conditions normales : « *En raison de la funeste guerre nous crûmes bon, par prudence de ne pas faire d'invitation générale de toutes les paroisses voisines pour le dimanche 30 juillet* » écrit le curé de Guénouvry. Le lendemain, 31 juillet, l'armée américaine ouvre une brèche dans le dispositif allemand qui la contenait depuis près de neuf semaines et fonce vers la Bretagne. Le 3 août elle est à Rennes, le 4 à Redon et Châteaubriant. La fête de sainte Anne se limita à cinq messes célébrées à la chapelle de 5 h 30 à 8 h pour les habitants de Guénouvry, Guémené, Conquereuil et Pierric puis d'une sixième plus tard pour les pèlerins de Marsac conduits par leur curé. Le 7 août, des Allemands en déroute traversent la commune. Les villageois de Dastres demandent protection à sainte Anne. Le 24 août 1947, avec le curé de Guénouvry ils poseront un ex-voto en reconnaissance dans la chapelle.

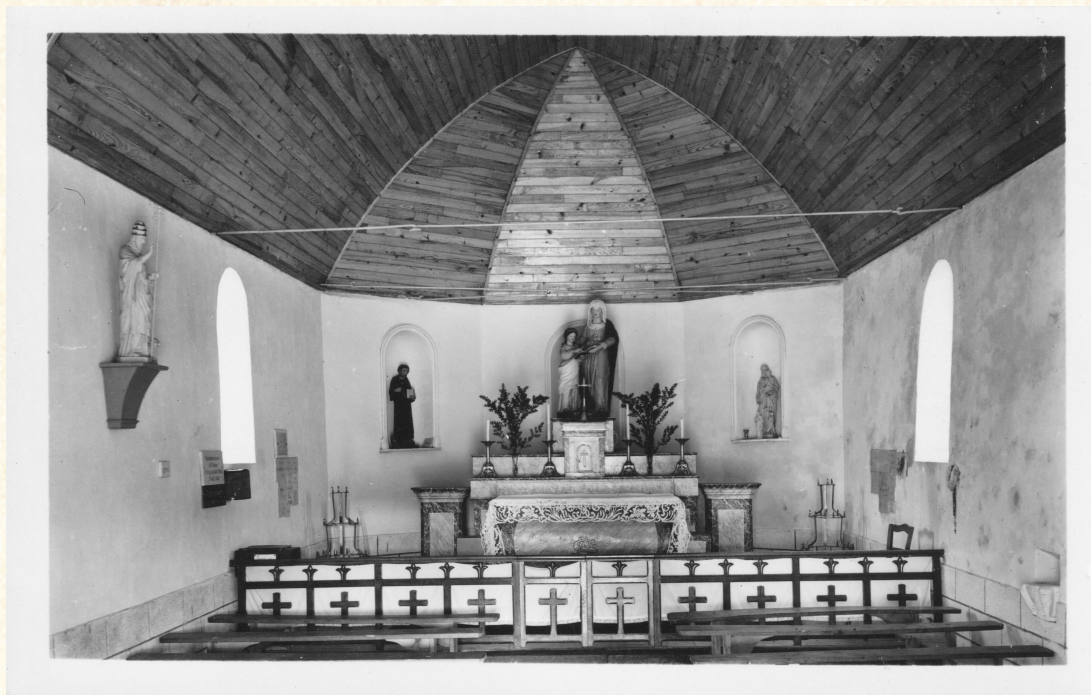
Les prisonniers de retour des camps, en 1945, sont eux aussi pleins de reconnaissance envers

sainte Anne. Les paroisses organisent des pèlerinages à Lieu-Saint pendant le mois de juillet. Le 4, ce sont 5 à 600 fidèles de Derval, qui viennent à pied à la chapelle avec leurs prisonniers fraîchement libérés. L'abbé Jean Audrain, originaire de Guénouvry et lui-même ancien prisonnier célèbre la messe. Le 12 juillet c'est au tour des paroissiens de Guémené de venir à Lieu-Saint suivre la messe célébrée par l'abbé Gauduchon « *prisonnier rapatrié* » de la veille. Enfin, le 29 juillet c'est le grand pèlerinage célébré avec faste, à l'église de Guénouvry d'abord puis à la chapelle ; les prisonniers sont à l'honneur. « *Les prisonniers firent pieusement leur pèlerinage portant le drapeau des anciens combattants. Sur la route de Lessaint ils prièrent de tout leur cœur pour remercier Sainte Anne de les avoir rendus à leur Patrie. Derrière eux la foule ne cessa de prier et de chanter. Ils prièrent pour la France, pour tous leurs camarades de misères et eurent un souvenir ému pour ceux qui prennent leur dernier repos en terre étrangère. Aux vêpres, à la grotte de Sainte Anne, ils se groupèrent à la place d'honneur.* » (Livre de paroisse)

Dans son sermon le prédicateur, un Capucin, tira, à sa façon, les leçons de l'Histoire : « *L'Allemand ne pouvait pas gagner la guerre : son culte de la force, son orgueil, son injustice, son esprit anti-chrétien devaient avoir leur châtement. La France, comme par miracle, a eu la Victoire mais la situation reste grave. Notre Patrie ne se relèvera que si nous revenons à une vie profondément chrétienne, que si nous nous corrigeons de nos vices.* »



Dans la chapelle, l'ex-voto des villageois de Dastres



La chapelle et sa « voûte en beau sapin ». Dans la niche du fond, à gauche, la statue de saint Méen aujourd'hui dans l'église de Guénouvry. Saint Corneille, contre le mur à gauche, a pris sa place au fond du chœur (collection privée).

## Le pèlerinage uniquement centré sur Lieu-Saint

Au lendemain de la guerre, le « pardon de Sainte-Anne », redevenu « pèlerinage » dans les comptes-rendus du curé de Guénouvry, continue comme avant : fête solennelle le dimanche avec la foule habituelle de l'après-midi régulièrement estimée à 4 000 personnes partagées entre cérémonies et fête foraine. Le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne, trois à quatre messes basses sont célébrées à la chapelle de 5 h 30 à 7 h 30 pour les fidèles de Guénouvry, Guémené, Conquereuil... tandis que les pèlerins de Marsac arrivent à « 7 h 30 sous la conduite de Monsieur le curé [de Marsac], une belle réunion d'hommes, de femmes, croix et bannière, enfants de chœur en rang de procession entrent dans la chapelle après les trois tours traditionnels au chant de cantiques. » (*Livre de paroisse*) Seule entorse à la tradition, en 1948, la Patronne des Bretons s'inclina devant la « petite reine ». Le pèlerinage fut avancé au 25 juillet : « les courses [cyclistes] qui devaient avoir lieu à Guémené le dimanche de la solennité de Sainte Anne nous obligèrent à agir ainsi. »

Les sermons mettent toujours en avant les vertus éducatrices de la mère de Marie, rappelant: « la responsabilité des foyers chrétiens dans l'éducation de leurs enfants » (1948). Sans oublier les combats en cours. Au moment des grandes mobilisations pour la défense de « l'enseignement libre » [catholique], le prédicateur rappelle aux pèlerins : « Le devoir de s'unir afin d'être

plus forts pour revendiquer la justice dans les subventions attribuées par l'État aux différentes écoles. » (1948) Alors que se constituent au niveau international les « blocs » qui s'opposeront bientôt dans la « guerre froide » et qu'en France le Parti Communiste devient le premier parti du pays, le prédicateur de 1946, un Franciscain : « flétrit les doctrines hitlérienne et communiste ; invite la foule à garder sa foi bretonne, les jeunes à ne pas danser sur des ruines, les parents à donner à la France et à l'Église de nombreux défenseurs. »

En 1953, l'arrivée d'un nouveau curé sur la paroisse, l'abbé René Boué (qui démissionnera trois ans plus tard pour raison de santé), se traduit par un renforcement du pèlerinage du 26 juillet et quelques modifications à celui du dimanche « jour de la solennité de Sainte Anne ».

Le 26 juillet, la matinée commence par cinq messes basses dont celle du pèlerinage de Marsac, suivies à 11 h. par « une grand'messe en plein air sur un autel rustique » placé au chevet de la chapelle. L'après-midi, après les vêpres et le sermon à la grotte on remonte à la chapelle pour la procession rituelle des trois tours avant de terminer la journée par le salut du Saint-Sacrement. Nouveauté en 1953 : « La chapelle a revêtu une nouvelle beauté car la voûte en beau sapin du pays a été mise par M. Jean-Baptiste Ségaud. » (*Livre de paroisse*)

Ce nouveau et pesant cérémonial, un jour sur semaine, ne mobilise pas la population : 300 à 400 personnes sur l'ensemble de la journée. Le curé reconnaît que « *cette journée ne connaît pas l'éclat de la solennité qui a lieu le dimanche. L'habitude n'est pas encore passée.* » Il se fait sévère : « *les paroissiens de Guénouvry auraient pu être plus nombreux.* » Mais il se satisfait : « *toutefois il faut faire remarquer que ce jour-là nous touchons de vrais pèlerins.* » (1955)

Pour les habitants de la région, le vrai pèlerinage, c'est celui du dimanche qui suit le 26 juillet et surtout du dimanche après-midi. Ils viennent nombreux poussant le curé aux superlatifs (foule, marée humaine) bien qu'à chaque fois il estime à 3 000 les pèlerins.

Le curé Boué a introduit quelques modifications, que reprendra son successeur, au déroulement du pèlerinage. La plus importante est la suppression de la procession de l'église paroissiale à la chapelle. Après une messe basse le dimanche matin à Guénouvry, toutes les cérémonies se passent à Lieu-Saint : messes basses en attendant la grand'messe chantée de 11 h. en plein air ; l'après-midi commence par la récitation du chapelet à la « *grotte Sainte-Anne* » suivie des vêpres, du sermon, de la procession à la chapelle et du salut du Saint-Sacrement.

Dans les années 1950 - 1960 ce cérémonial, bien rodé, presque routinier, ne se traduit plus que par quelques lignes dans le Livre de paroisse quand avant il occupait une page, voire plus. Si le prédicateur est annoncé, le curé-rapporteur ne nous dit rien du contenu de son sermon. Voici le type-même du compte-rendu, répété chaque année, que l'on trouve dans le *Livre de paroisse* :

« *Pèlerinage de Sainte Anne de Lessaint* »

« *Le jour de la fête 3 messes basses furent dites la première par M. le curé et les deux autres par des prêtres qui en avaient formulé le désir puis à 8 h 30 ce fut le traditionnel pèlerinage de Marsac.* »

« *Le jour de la solennité une messe basse fut dite le matin et à 11 h. ce fut la grand'messe du pèlerinage, elle fut chantée par le R.P. Audrain enfant de la paroisse.* »

« *À 3 h. le chant des vêpres rassembla la foule des pèlerins et après le sermon ce fut le salut du Saint-Sacrement. Le sermon fut donné par M. le curé de Plessé.* » (1964)

À cette époque de grandes mutations économiques, technologiques, sociales le pèlerinage s'adapte ou subit :

« *Cette année un petit livret a été fait pour les journées de pèlerinage ce qui devrait favoriser la piété et la bonne tenue. De ce côté-là,*

*malgré la vente foraine rien à reprocher.* » (1955)

« *Depuis deux ans nous avons une sonorisation impeccable par la maison Muel de Guémené. Tout cela est intéressant pour un meilleur rendement de la grâce dans les âmes.* » (1955)

« *La cérémonie de l'après-midi étant le point culminant de la journée nous cause désormais de grands soucis pour la circulation et le stationnement des voitures.* » (1966)

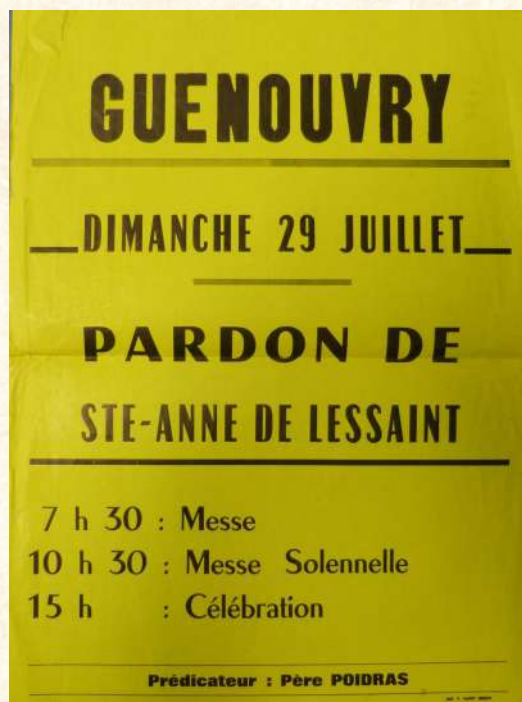
## Le Pardon de Sainte-Anne

En 1969, et les années suivantes, dans la vague du renouveau culturel breton, le pèlerinage redevient le « *Pardon de Sainte Anne de Lessaint* » annoncé dans les paroisses par de petites affiches jaunes placardées sur les murs. Le curé s'en explique dans le Bulletin paroissial de juillet 1979 : « *On y vient pour prier, c'est normal, mais on est heureux aussi de se retrouver entre amis, en famille, car le PELERINAGE, qui est avant tout une démarche de foi, porte aussi le nom de « PARDON ». Or, un « PARDON », dans le style des fêtes bretonnes, comprend une partie religieuse et une partie « folklorique ». » Cette notion de « Pardon » est pour le moins hasardeuse et le curé hésite appelant tantôt au « *Pardon de Sainte-Anne* », tantôt au « *Pardon-Pèlerinage* ». Après 1980, le Bulletin paroissial n'utilise plus que le traditionnel : « *Pèlerinage à Sainte-Anne de Lessaint* ».*

Celui-ci se déroule entièrement à Lieu-Saint. Jusqu'en 1982, le jour de la Sainte-Anne, deux messes sont célébrées à la chapelle : l'une à 8 h 30 par le clergé de Guéméné et l'autre à 9 h 30 par celui de Marsac. Le dimanche suivant, le pèlerinage débute à 7 h 30 par une messe à la chapelle, suivie à 10 h 30 d'une messe solennelle chantée toujours à la grotte. Après le pique-nique, à 15 h, une célébration liturgique se tient à la grotte d'où les fidèles partent en procession vers la chapelle pour un salut du Saint-Sacrement.

Si les pèlerins sont toujours nombreux le matin, les rangs s'éclaircissent l'après-midi aussi le curé appelle-t-il à la mobilisation : « *Vous voudrez bien venir nombreux malgré les travaux et les fatigues de la semaine prier et vénérer Sainte Anne.* » (1970) Pourtant les paroissiens s'impliquent. Dans la préparation matérielle du pèlerinage d'abord pour : monter les stands ; installer la sono ; décorer la chapelle ; « *fournir la nourriture et la boisson au milieu du désert* » indique le Bulletin paroissial qui précise : « *bar, salon de thé, galettes-crêpes...* ».

Dans ces années où les vocations sacerdotales se raréfient, appliquant les recommandations du Concile Vatican II sur l'implication des laïcs dans la liturgie, le curé qui rend compte du pèlerinage dans le Bulletin paroissial écrit : « *avec les prêtres sont intervenus des laïcs assurant le chant, les lectures, les prières.* » (1977). C'est vrai, en



Affiche pour le Pardon de 1973 (AE)



Le bulletin paroissial n° 16 de l'année 1972 annonce le Pardon de Sainte-Anne (A E)

particulier, pour la célébration liturgique de l'après-midi où, à la place du traditionnel sermon, s'installe un échange entre le curé de la paroisse et un « *lecteur* ». En 1973, alors que le pape Paul VI vient de décider de faire de 1975 une « *Année sainte* », les deux intervenants s'interrogent sur le sens de cette expression, sur la façon de se préparer à cette « *Année sainte* » et, plus largement sur ce qu'être chrétien aujourd'hui. Ce long dialogue est entrecoupé de chants et se termine par la récitation d'une dizaine de



Le Bulletin paroissial :  
juillet 1986 (A.E)

chapelet. En 1977 et 1978, le thème retenu pour la célébration est : « *Accueillir et annoncer la Bonne nouvelle, thème que le pape Paul VI a promulgué dans son « Exhortation sur l'évangélisation du monde moderne ».* » (Bulletin paroissial). Le prédicateur est l'abbé Petiteau, aumônier du Centre diocésain d'information qui intervient sur : « *Écouter la parole de Dieu et ré-apprendre comment la communiquer à notre monde d'aujourd'hui.* »

Il est loin le temps de l'Église sûre d'elle et dominatrice. Elle s'interroge sur sa place dans une société française en pleine mutation. Elle se fait missionnaire. Même les campagnes de l'Ouest se déchristianisent lentement. Les fidèles sont moins nombreux. La foi, quand elle ne disparaît pas, se traduit par des pratiques moins encadrées, plus individualistes. Le pèlerinage s'en ressent.

En 1983, le curé estime l'affluence à : « *plus de mille fidèles le matin, un peu moins l'après-midi.* » Pour attirer les pèlerins on

mise sur les transports en commun. En 1980, un car part de la place de l'église de Guéméné à 14 h 15 pour : « *permettre aux personnes qui n'ont pas de moyens de locomotion de se rendre à Sainte Anne de Lessaint dimanche après-midi.* » En 1983, le départ est avancé à 10 h pour un retour vers 17 h - 18 h.

Le regroupement des paroisses, illustré par l'en-tête du Bulletin paroissial, sollicite davantage des prêtres plus rares, moins disponibles. Le 26 juillet, on ne célèbre plus qu'une seule messe à la chapelle pour toutes les paroisses des environs, y compris Marsac. Il arrive même qu'on la supprime, comme en 1997 : « *Contrairement à l'habitude, la messe du 26 juillet ne pourra pas être assurée à la chapelle étant donné qu'il n'y a qu'un seul prêtre présent sur les cinq paroisses et qu'il y a un mariage ce jour-là à Guéméné.* » (Bulletin paroissial) Le pèlerinage ne se déroule plus comme avant, le dimanche suivant la fête

PÉLERINAGE DE SAINTE ANNE - 23 Juillet 2000	
<b>Marche :</b>	8 h Départ de la place de l'église de Guéméné-Penfao.
	8 h 50 Passerelle de la Vallée - Halte de 10 mn.
	9 h 40 Tréguéy - Halte-prière 10 mn.
	10 h 30 Les Rivières.
	10 h 45 Arrivée à Ste Anne.
	<i>Possibilité de rejoindre le groupe à chaque étape.</i>
Pour les Paroissiens de <u>Conquereuil</u> , départ possible à 10 h devant l'église de Conquereuil. Les Paroissiens de <u>Guénouvry</u> peuvent rejoindre le groupe de pèlerins à 9 h 40 à Tréguéy.	
11 h	<b>Célébration eucharistique</b>
12 h	<b>Pique-nique.</b>
15 h	<b>Temps de prière et de réflexion.</b> (intervention de M. Emile Marolleau, responsable du foyer de l'Arche)
16 h 30	<b>Concert de Pierre-Eliane</b> , ancien compositeur-guitariste de CharEllie Couture, avec en première partie un groupe de jeunes du Secteur.
*****	





Pèlerinage de 2012  
(Photo : P-H Maillard)

de Sainte-Anne, mais le dimanche le plus proche : avant ou après. Son déroulement change peu : une seule messe le matin à 10 h 30 à la grotte ou devant la chapelle et la célébration de 15 h où interviennent parfois des prédicateurs extérieurs à la paroisse. En 1992, il s'agit de l'abbé Jean-Claude Uzenot : « fondateur sur Nantes de Amitiés-Sida. »

Ce déroulé traditionnel du pèlerinage est interrompu en 2000, année jubilaire, par une manifestation plus festive à l'intention des jeunes, de moins en moins nombreux dans les églises. Elle est présentée dans le Bulletin paroissial dont nous reproduisons un extrait en bas de la page précédente.

La célébration eucharistique fut présidée par le père Régis Gouraud, aumônier des étudiants, quant à Pierre-Eliane, l'ancien compositeur guitariste, il était alors religieux chez les Carmes. Le concert qu'il donna avait pour objectif : « faire redécouvrir des textes de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et de saint Jean-de-la-Croix sur des rythmes contemporains » (Ouest-France du 17/07/2000)

Ce « coup de jeune » ne réussit pas à dynamiser durablement le pèlerinage qui, dès l'année suivante, plonge dans une sorte de léthargie champêtre. La célébration de l'après-midi disparaît. Seule demeure la messe du matin à 10 h 30 ou 11 h selon les années. On continue, pendant un certain temps, à la célébrer devant la grotte, ce qui oblige les personnes handicapées ou celles qui ont de la difficulté à gravir le petit chemin pentu qui conduit de la grotte à la chapelle, à suivre l'office depuis le sanctuaire sonorisé pour la circonstance. Bientôt on opte pour la messe en plein air sur un podium devant la chapelle.

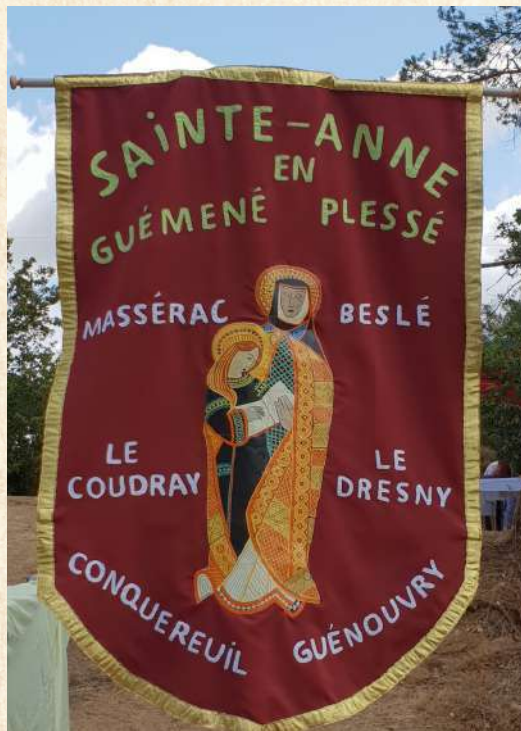
Les pèlerins suivent l'office depuis la pelouse recouvrant l'ancien cimetière ou à l'ombre des arbres quand le soleil se montre trop vigoureux. Renouant avec la tradition des prédicateurs de renom invités pour l'occasion, depuis une dizaine d'années la messe est célébrée par un évêque. Il s'agit de l'évêque de Nantes (Mgr Soubrier, puis Mgr James) ou des évêques originaires de la région certains à la retraite et d'autres de passage : Mgr Fruchaud, ancien évêque de Saint-Brieuc en 2011 ; Mgr Fihey, ancien évêque de Coutances, en 2012 ; Mgr Doré, ancien archevêque de Strasbourg, en 2013, Mgr Charrier ancien évêque de Tulle en 2019...

La liturgie de la parole ne se limite pas au sermon du célébrant (qui souvent reprend, comme autrefois, le thème de l'éducation ou celui de la famille – « La famille aux multiples visages » par Mgr James en 2015) ; les laïcs des équipes paroissiales interviennent aussi sur des thèmes qu'ils ont illustrés par des banderoles ou des panneaux peints qui interpellent le pèlerin.

Autre emprunt à la tradition du pèlerinage, en ces premières années du 21<sup>e</sup> siècle, la procession. On ne l'appelle plus ainsi et il n'y a ni croix ni bannière. Mais les pèlerins des différentes communautés qui composent la paroisse sont invités à se réunir à Conquereuil, à 9 h 15, pour marcher vers la chapelle de sainte Anne, fondement de l'identité paroissiale.

La baisse des vocations sacerdotales et celle aussi du nombre de pratiquants, amènent à regrouper les anciennes paroisses dans des secteurs géographiques en perpétuelle extension. Aux identités bousculées, sainte Anne, vers qui autrefois marchaient tous

Ci-dessus : La nouvelle bannière de la paroisse (Photo I. Barathon-Bazelle)



les chrétiens des paroisses alentour, offre un point de ralliement, devient une mère tutélaire. En 2003, la paroisse née d'un nouvel agrandissement, prend le nom de « Sainte-Anne et Saint-Joachim-sur-Don ». Joachim, le mari d'Anne, ne sort de l'ombre que pour un court instant. Un nouveau découpage paroissial lui est fatal : en 2012 la paroisse devient « Sainte-Anne-en-Guémené-Plessé. »

Sainte Anne rassemble les paroisses et les paroissiens. Certes ils sont moins nombreux qu'autrefois, un millier environ chaque année selon les journaux locaux, mais ils sont très attachés au pèlerinage pour des raisons qui tiennent autant à la foi qu'à la convivialité de l'évènement, avec une once de nostalgie aussi, comme en témoignent ces pèlerins interrogés par le journaliste de *Ouest-France* :

« Sainte Anne a pour nous, pour tous ceux de la région, une signification particulière. Elle nous

a gardés pendant la guerre et d'innombrables gens lui sont reconnaissants des bienfaits qu'elle nous apporte. Quand j'étais plus jeune, chaque année, nous partions en procession de Marsac pour assister à a messe et aux vêpres. Les vêpres n'ont plus lieu aujourd'hui mais nous tenons énormément à cette messe consacrée à sainte Anne. » (Germaine, *Ouest-France* du 28 juillet 2003)

« Le pèlerinage de Sainte-Anne à la fin juillet, ce n'était pas qu'une question de religion, c'était aussi un rendez-vous social, on se retrouvait avec la famille, entre voisins et amis, cela allait au-delà de ça. C'était un rendez-vous qui conjugait le bien vivre ensemble et la convivialité. C'est difficile à expliquer mais, aujourd'hui encore, quand je vais au pèlerinage, c'est un moment que je vis pleinement, je ne peux pas le manquer. » (Monique, 84 ans, *Ouest-France*, 26 juillet 2019)

La convivialité du pèlerinage c'est aussi le pique-nique qui le clôture comme le déclarent les organisateurs : « Après cette célébration vivante et joyeuse nous pourrions prolonger la fête par le pique-nique tiré du sac, pour un temps de partage, d'échange et de convivialité. » (*Ouest-France*, juillet 2015) Il est loin le temps de la fête foraine tapageuse. Il y a quelques années encore, des bénévoles tenaient des stands de crêpes, galettes, bolées de cidre qui alimentaient les caisses des écoles catholiques et celle de la paroisse.

Aujourd'hui « le pique-nique tiré du sac » prolonge une partie de campagne matinale entre dévotion et tradition, un reste de superstition à la fontaine aux ablutions et des émotions partagées, souvenirs du passé, près de la petite chapelle perchée sur son rocher qui entretient la mémoire d'un lieu saint depuis la nuit des temps.

Cierges dans la chapelle ou vœux pour des malades gravés sur des petites pierres bleues ramassées alentour et déposées au pied de la statue (page de droite), la ferveur populaire se manifeste pendant et en dehors du temps du pèlerinage. (Photos de 2019 et 2020)



## SOURCES

---

Archives départementales de Loire-Atlantique (ADLA)

Archives épiscopales de Nantes (AE) :

*Livre de paroisse, bulletins paroissiaux, La Semaine religieuse...*

Archives municipales de Guémené-Penfao

Journaux locaux : *Ouest-France, L'Éclaireur de Châteaubriant.*

## BIBLIOGRAPHIE :

---

Pierre Audin, “ *Un exemple de survivance païenne contemporaine : le culte des fontaines dans la France de l'Ouest et du Centre-Ouest* ” – Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, 1979

Louis Bizeul, “ *La voie romaine de Blain à Rennes* ”

Annales de la Société archéologique de Nantes, 1847

Alain Croix, “ *La Bretagne aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle* ” – Maloine S.A éditeur – Paris – 1981

Julien Desmars, “ *Redon et ses environs* ” - Guide du voyageur – 1869

Charles Chassé, “ *Le culte breton de sainte Anne et la vénération des Vierges noires* ”

Annales de Bretagne, 1945.

François Lebrun (sous la direction de), “ *Histoire des catholiques en France* ” – Privat - 1980.

Peigné, “ *Les miracles de Sainte-Anne d'Auray au 17<sup>e</sup> siècle (1634 – 1647)* ”

Mémoire de maîtrise – Paris - 1972

Léon Trivière, “ *Souvenirs du vieux Guémené* ” (Archives municipales de Guémené-Penfao).

## REMERCIEMENTS

---

Merci à : Michel et Annick Amossé, Isabelle Barathon-Bazelle, Yannick Bigaud, Gérard Callegari, Joseph Epiard, Sonia Etourmy, Jean-Luc Forget, Philippe Hamon, Jean-Louis Liters, Georges Provost, Paul-Henri Maillard

Merci à Jean Bouteiller, Claire Gurvil et Véronique Bontemps des Archives épiscopales ainsi qu'au personnel des Archives départementales de Loire-Atlantique.

Maquette : Carole Benoit, studio graphique Créa K.fé, basé à Guémené-Penfao.

Imprimé en 2021 en xxx exemplaires.





Lieu-Saint.

Le nom désigne la fonction.

Ici, depuis la nuit des temps, on implore le ciel et les forces telluriques pour protéger récoltes et troupeaux, pour purifier l'âme et le corps.

Ici, des sanctuaires se sont succédé : gaulois, romains, chrétiens.

Sainte Anne occupe les lieux depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle, après la Vierge Marie sa mère, elle-même succédant à des dieux et déesses antiques.

Ici on vient en pèlerinage, génération après génération, porté par l'espérance.

On met ses pas dans des traces anciennes pour monter à la petite chapelle agrippée à son rocher, lien entre le ciel et la terre, le passé et le présent.

La chapelle Sainte-Anne de Lieu-Saint est un amer rassurant au-dessus d'un ample paysage aux douces ondulations, au-dessus des siècles torrentueux aux rudes turbulences.

